

Directeur de la publication

Patrick Barillot

Responsable de la rédaction

Patricia Zarowsky

Comité éditorial

Danielle Ballet

Wanda Dabrowski

Claire Duguet

Irène Foyentin

Didier Grais

Sophie Henry

Stéphanie Le Blan

Françoise Lespinasse

Kristèle Nonnet

Éliane Pamart

Jean-Luc Vallet

Maquette

Jérôme Laffay

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

sommaire du n° 76, février 2013

Billet de la rédaction	5
Séminaire EPFCL à Paris 2012-2013	
<i>Que peut-on savoir du savoir inconscient ?</i>	
Jean-Jacques Gorog, La question de l'arbitraire du signe	9
Michel Bousseyroux, L'à Jakobson de Lacan	21
Brigitte Hatat, Une géométrie du tissu, du fil et de la maille	29
De l'inconscient	
Sol Aparicio, Transfert, lien et discours analytique	43
Isabelle Geneste, Qu'est-ce qui de l'inconscient s'interprète ?	55
La passe	
Lydie Grandet, Ce qui insiste	67
Chronique	
Claude Léger, Petits riens	79

Billet de la rédaction

Saveur de la psychanalyse

« Nulle prétention de connaissance ne serait de mise ici, puisque nous ne savons pas même si l'inconscient a un être propre. [...] En fait, l'inconscient "c'est pas ça", ou bien "c'est ça, mais à la gomme". Jamais aux p'tits oignons. »

J. Lacan,
« La méprise du sujet supposé savoir », 1967

Donc, l'inconscient n'est pas aux p'tits oignons et les textes que vous allez lire le montrent assez. L'inconscient, dans la cure, ne se mitonne pas à feu doux ni ne se mijote. Pas de chance de se l'accommoder à sa sauce avec ou sans p'tits oignons. Par contre, la psychanalyse peut nous faire goûter bien des saveurs. Voici, dans la convivialité, le menu de ce numéro du *Mensuel*.

Jean-Jacques Gorog, dans sa lecture lettrée du passage d'*Encore* étudié au séminaire à Paris, s'arrête, entre autres, sur cette phrase où Lacan dit que, atteindre au sérieux, au réel sérieux, « cela ne s'obtient qu'après un très long temps d'extraction, d'extraction hors du langage ». Le temps qu'il faut pour que du pot-au-feu du langage, cuit à point sur des charbons ardents, l'on puisse extraire l'os...

Les mots de *lalangue* qui font marques sur le corps sont mots de jouissance. Ils sont sucés, machouillés, avalés, régurgités, comme hors-d'œuvre, hors-sens, « pure substance jouissante ». « Il s'ensuit que du savoir inconscient, on peut savoir un bout à condition de se laisser inspirer par la fonction poétique [...] soit la fonction qui, pour Lacan, de faire s'unir étroitement le son et le sens, est la seule qui permettra l'interprétation analytique », comme le souligne Michel Bousseyroux, dans un texte d'une belle saveur.

Dans son intervention, Brigitte Hatat analyse, notamment, le livre de Marie Cardinal : *Les Mots pour le dire*. Analyse subtile où

Brigitte Hatat montre comment l'écrivaine a su trouver sa solution singulière à l'impossibilité du rapport sexuel. « C'est par stécriture, cette "géométrie du tissu, du fil et de la maille" qu'elle va s'employer à tirer les fils et à border, border le trou. C'est sa solution symptomatique : l'écriture. » Du cru de *stembrouille*, du cru de l'inconscient, de ce à quoi elle a cru, de son propre cru, Marie Cardinal a su faire broderie, borderie grâce à *stécriture*.

Sol Aparicio nous convoque au *Banquet* de Platon, où les mets sont mots sur l'amour. Elle nous montre que la place centrale occupée par le manque, l'*agalma*, l'objet *a*, cause du désir, est bien le ludion logique qui fonctionne entre analyste et analysant, aimé et aimant. Ce qui fait lien entre l'analyste et l'analysant est aussi le discours. Le lien analytique est ainsi fraternité du discours, au banquet des *parlêtres*.

« Le désir de l'analyste n'est pas un désir de comprendre ni d'enluminer le sens », nous dit Isabelle Genest... parce que alors ce serait cuit ! C'est plutôt du côté du cru que l'analyste a à viser et non pas de la cuisine – cette fausse gastronomie de l'apparence, de la décoration, des mille sens. Toucher au cru du patient, là où ça n'a plus de sens. Là où gîte sa jouissance. Pour cela, il faut faire coupure dans la jouis-sens des mots.

Lydie Grandet, dans son intervention, se demande ce qui l'a poussée à aller plus loin que la seule traversée du fantasme qui lui avait déjà permis le desserrement des symptômes. Continuer l'analyse pour découvrir « le sel de la vie » – sel qui fait ressortir le goût des aliments – ou ce qu'elle nomme « *viviendo* », la goûteuse vivance du vivant. Mais aussi, le sel que l'on savoure dans un *Witz*, ce qu'il y a de piquant, de vif, de léger dans l'échange avec l'autre, dans un événement de la vie ou dans une lecture. Elle termine son témoignage par un délicieux poème, « Sabor a legumbres » (Saveurs de légumes), à déguster avec finesse.

Et puis, vous lirez ces « Petits riens » de Claude Léger comme cerise sur le gâteau ou amuse-gueule pour ouvrir votre appétit.

À découvrir avec gourmandise.

Françoise Lespinasse

Séminaire EPFCL à Paris 2012-2013

Que peut-on savoir
du savoir inconscient ?

Jean-Jacques Gorog

La question de l'arbitraire du signe *

Je remercie tout d'abord ceux qui ont choisi de me faire commenter ces pages 23 et 24 d'*Encore*, où d'ailleurs ne figurent ni l'inconscient ni le savoir – à moins que l'on considère l'expression « à savoir » comme entrant dans nos considérations, ce que je ne crois pas. Mais ces remerciements ne sont pas ironiques, parce que je n'en aurais pas eu l'idée tout seul, la trouvant trop difficile. Par ailleurs, je voudrais aussi remercier Patrick Valas, qui a eu la bonne idée de mettre sur le site la version complétée du séminaire *Encore*, complétée notamment de l'intervention de Recanati, celle de la leçon précédente sur laquelle Lacan revient dans notre page, comme de celle de Milner et d'une seconde de Recanati, dont l'hommage par Lacan paraît surréaliste du fait que l'intervention en question n'est même pas mentionnée dans le texte (voir les pages 93 et 94 d'*Encore*). La vérité est que je me souviens d'une part de l'incompréhension et du mépris au moment de ce séminaire de Lacan de celui qui pourtant l'a édité fort peu de temps après – il tempêtait : « C'est n'importe quoi ! » – et d'autre part des débats passionnés que j'avais avec Recanati – je me souviens de ces débats mais j'ai complètement oublié leur contenu, il est vrai qu'ils datent. Bref, le premier pouvait concevoir quelque ombrage de la présence du second à sa place lors de ce séminaire. Il serait d'ailleurs utile de revenir sur cette intervention dont j'avais perdu la trace et que grâce à vous j'ai pu relire.

La présence de Jakobson à cette séance en fait l'interlocuteur privilégié, celui à qui s'adresse Lacan. Dès lors cette présence suppose tout un contexte dont je vais tenter de donner quelques linéaments.

* Intervention faite à Paris le 15 novembre 2012 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 19 décembre 1972 du séminaire *Encore*, allant de « Qu'est-ce que cette signifiante ? » jusqu'à « un mode de collectiviser le signifiant ».

C'est ainsi que le mot forgé de *linguisterie*, par lequel Lacan désigne son traitement à lui des effets du langage dans l'expérience analytique, par opposition au traitement linguistique de Jakobson, viendra excuser la différence critique qui ne manque pas d'accompagner l'hommage au linguiste et à sa dette. Le registre du psychanalyste est différent du sien. Mais aussi cette adresse explique le style, le vocabulaire très particulier de cette leçon, différant sensiblement de ce qui est son style habituel, par exemple dans les autres leçons de ce séminaire.

Le débat des linguistes sur l'arbitraire est complexe, c'est le moins qu'on puisse dire, et occupe beaucoup de protagonistes. Le combat contre l'arbitraire du signe a été mené d'abord par Benveniste ¹, dit-on, à tort, parce qu'il n'aurait pas tenu compte des notes parues par la suite et qui auraient quelque peu rectifié l'idée de Saussure ². Benveniste remplace l'arbitraire par le nécessaire, ce que rappellera Lacan bien après *Encore* :

« Le signifiant ne signifie absolument rien. C'est comme ça que de Saussure a exprimé la chose – il a parlé d'arbitraire, et en effet il n'y a aucune espèce de lien entre un signifiant et un signifié, il y a seulement une sorte de dépôt, de cristallisation qui se fait, et qu'on peut aussi bien qualifier d'arbitraire que de nécessaire, au sens où Benveniste agitait ce mot. Ce qui est nécessaire, c'est que le mot ait un usage, et que cet usage soit cristallisé, cristallisé par ce brassage qu'est la naissance d'une nouvelle langue. Il se trouve que, on ne sait pas comment, il y a un certain nombre de gens qui à la fin en font usage ³. »

Jakobson notamment poursuivra ce débat avec l'aide de Saunders Peirce, contemporain de Saussure. Ce dernier, Peirce, est familier

1. Émile Benveniste (cf. notion « énonciation »), dans un article intitulé « Nature du signe linguistique », publié en 1939 et repris dans *Problèmes de linguistique générale*, tome 1 (1966), critique la définition saussurienne de l'arbitraire du signe. Il considère que la définition du signe proposée par Saussure exclut le référent, autrement dit la réalité extérieure au langage. La question de l'arbitraire concerne le lien entre le signe linguistique et l'« objet », au sens large, qu'il désigne et non celui unissant le signifiant au signifié.

2. Saussure a expressément introduit le couple *signifiant/signifié* pour dissiper l'ambiguïté du « premier principe ou vérité primaire » énoncé le 2 mai par la phrase « le signe linguistique est arbitraire » : cette phrase, dit-il le 19 mai, selon les notes du cahier de Joseph, « pourrait évoquer la question de terminologie », et il propose alors à ses étudiants de modifier la formule du 2 mai en la remplaçant par « le lien qui relie un signifié à un signifiant est arbitraire ».

3. « Ouverture de la section clinique », *Ornicar?*, n° 9, 1977, p. 9.

des auditeurs de Lacan dès le séminaire *L'Éthique* pour sa définition du signe ⁴. Puis dans *L'Identification* où apparaît le cadran – de l'universel et du particulier, du sujet et du prédicat –, important pour nous parce qu'il est un des points d'origine du pas-tout. Ce cadran sera développé ensuite dans le séminaire *L'Acte analytique*. Or cette critique de l'arbitraire, même si elle n'apparaît pas avec évidence dans cette leçon, linguistique, est nécessaire pour en déduire la dimension du pas-tout, ou plutôt de la pas-toute, qui lui est intimement liée, ainsi qu'on le vérifie dès le commentaire de Lacan sur son « lapsus » à la fin de cette même leçon, page 27, qui sépare amour et grammaire ⁵.

« Qu'est-ce que c'est que cette signifiance ? Au niveau où nous sommes, c'est ce qui a effet de signifié ⁶. »

Un mot sur ce mot de « signifiance ». Le mot lui-même est particulièrement significatif de l'adresse à Jakobson présent dans la salle, dans la langue donc de celui à qui il s'adresse ce jour-là. De fait, Lacan l'a souvent utilisé. Il le différencie de la signification très tôt, dans *Les Psychoses*, au moment où il s'écarte de la phénoménologie. C'est de la même façon qu'il distingue éclairer de comprendre. La signifiance y est définie alors comme l'effet du signifiant. S'il dit ici effet de signifié, c'est parce qu'il s'adresse à Jakobson, pour clarifier ceci, que l'effet du signifiant se vérifie à l'endroit du signifié. Remarquablement, le mot surgit chaque fois qu'il est question de manque : la signifiance, contrairement à la signification, est trouée et c'est ainsi qu'elle apparaît dans ce qui précédait immédiatement dans notre texte, *le tonneau percé de la signifiance*.

« N'oublions pas qu'au départ on a, à tort, qualifié d'*arbitraire le rapport du signifiant et du signifié*. C'est ainsi que s'exprime, probablement contre son cœur, Saussure – il pensait bien autre chose, et bien plus près du texte du *Cratyle* comme le montre ce qu'il y a dans ses tiroirs, à savoir des histoires d'anagrammes. Or, ce qui passe pour de l'arbitraire, c'est que les effets de signifié *ont l'air* de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause ⁷. »

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, 1986, « Et le signe, selon l'expression de Peirce, c'est ce qui est à la place de quelque chose pour quelqu'un », p. 110. Peirce et non Pierce qui figure dans le texte publié.

5. Voir à ce sujet le commentaire de Michel Bousseyroux de cette même série.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 23.

7. C'est moi qui souligne.

Le Cratyle semble fait pour Lacan, ne serait-ce que pour son amour de l'étymologie. Je rappelle que dans *Le Cratyle* Socrate soutient que le mot est articulé à ce qu'il signifie et propose des étymologies plus que fantaisistes pour justifier sa thèse. Il n'empêche que Lacan semble ne pas non plus être en désaccord avec Platon. Il pose plutôt la question de ce qui court dans ce forçage platonicien. Quant aux anagrammes, ils évoquent, me semble-t-il ici, la relation de Jakobson à la poésie et notamment le volume de l'ensemble de ses écrits sur la question qui devait paraître trois mois plus tard, parution que Lacan ne pouvait ignorer puisqu'il (Jakobson) était logé à la bonne enseigne, chez Lacan.

L'arbitraire du signe saussurien, vrai ou faux ?

Cela impose d'entrer dans un autre débat inclus dans celui sur l'arbitraire du signe : le nom propre, qui, faut-il le préciser, est le point de départ du *Cratyle*. Il diffère du Nom du père tel que, dans le séminaire *Les Psychoses*, il est accentué comme n'ayant pas de signification, avec l'inquiétude légitime qui surgit lorsque le nom propre se met à signifier. Cela ne l'empêche pas pour autant de refuser le fait que le nom propre soit sans signification, sans détermination symbolique. Cette question est abordée avec Augustin dès son premier séminaire puis sera reprise avec Russell dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, toujours liée à la question de l'arbitraire du signe. Et comme par hasard, chaque fois, c'est l'oubli du nom (Signorelli) qui est commenté. On pourrait dire que cela ne se comprend qu'avec la nécessité de l'objet *a* au cœur du nom propre, comme ce qui le lesté, ce qui situe le nom propre au sein de son environnement.

« Mais à la lumière de la formule de N, nous pouvons encore avancer dans la compréhension de la position *par-trois-et-un* comme forme logique, – en même temps que démontrer que dans notre problème, la donnée, quoique contingente, n'est pas arbitraire ⁸. »

Lacan insiste régulièrement sur la contingence propre à l'inconscient, et l'oppose à l'arbitraire ⁹. On pourrait penser alors qu'il faille distinguer ce que Lacan dit de l'arbitraire de cette question de l'arbitraire du signe. Mais lui-même indique bien, en passant, dans

8. J. Lacan, « Le nombre treize et la forme logique de la suspicion », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 98.

9. Il le rappelle plus loin dans *Encore*, *op. cit.*, p. 41.

D'un Autre à l'autre, d'où provient ce signifiant « arbitraire », et qu'il est justifié de penser que lorsqu'il est question d'arbitraire, c'est l'arbitraire du signe qui est convoqué : « *Arbitraire* prend son sens du même accent que donne à ce mot Saussure quand il parle du caractère arbitraire du signifiant ¹⁰. »

À la fin de son premier séminaire ¹¹, la question du rapport du signifiant et du signifié s'ouvrait sur ce grand dialogue avec Bernaert sur le *De locutionis significatione* d'Augustin. Il suit la rencontre de Lacan avec Benveniste, lequel lui aurait fait état de sa découverte que la phrase n'a pas de représentation dans le langage, contrairement aux phonèmes, aux locutions propres à chaque langue.

On peut vérifier comment Lacan est déjà critique de l'arbitraire du signe au moment où il élabore, où il commence à développer sa théorie du signifiant en tant qu'elle implique la parole.

« La valeur de cette première partie est très exactement de montrer qu'il est impossible de manier le langage en référant terme à terme le signe à la chose. [...] il ne faut pas oublier que la négativité n'avait pas été élaborée au temps de saint Augustin ; [...] c'est sur ce *nihil* qu'il achoppe ¹². »

« Ce dont il s'agit pour saint Augustin, ce n'est pas de ramener à la prééminence des choses sur les signes, mais de faire douter de la prééminence des signes dans la fonction essentiellement parlante d'enseigner. *C'est ici que se produit la faille entre signum et verbum, nomen, l'instrument de l'enseignement en tant qu'instrument de la parole* ¹³. »

« Ce problème se pose à partir de la question de savoir de quelle façon la parole a rapport à la signification, *comment le signe se rapporte à ce qu'il signifie*. En effet, à saisir la fonction du signe, on est toujours renvoyés du signe au signe. Pourquoi ? Parce que le système des signes tels qu'ils sont institués concrètement, *hic et nunc*, forme par lui-même un tout ¹⁴. »

Dès lors la question de la congruence, « *de l'adéquation du signe*, je ne dis plus à la chose [dit Lacan] mais à ce qu'il signifie, nous laisse devant une énigme qui n'est rien d'autre que celle de la vérité ¹⁵. »

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 137.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 271-299.

12. *Ibid.*, p. 277.

13. *Ibid.*, p. 284.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, p. 288.

L'utilité du discours est le point qui écarte psychanalyse et linguistique, soit le traitement de l'efficacité de la parole en ce qu'elle implique comme mise en jeu de l'inconscient. Ce sur quoi il semblait conclure, mais en apparence seulement, à l'arbitraire du signe. Et c'est ce qu'il reprend dans son écrit « L'instance de la lettre », en citant précisément son commentaire d'Augustin, et, tout en confirmant cette conception, il la rectifie notamment en ce qui concerne le nom propre :

« Car cette distinction primordiale va bien au-delà du débat concernant l'arbitraire du signe, tel qu'il s'est élaboré depuis la réflexion antique, voire de l'impasse dès la même époque éprouvée qui s'oppose à la correspondance bi-univoque du mot à la chose, fût-ce dans l'acte de la nomination. [...] Dans cette voie les choses ne peuvent aller plus loin que de démontrer ¹⁶ qu'il n'est aucune signification qui se soutienne sinon du renvoi à une autre signification ¹⁷. »

Pour être complet il faut ajouter que l'arbitraire dans la reprise freudienne est régulièrement attribué au surmoi, par exemple : « C'est aussi là que Freud a découvert ce discours primitif en tant que purement imposé, et en même temps en tant que *marqué de son foncier arbitraire*, que cela continue à parler, c'est-à-dire *le surmoi* ¹⁸. » Cela mériterait sûrement d'être développé... Et il y a enfin l'arbitraire supposé de l'association libre, celui-là clairement dénoncé : soi-disant nous appuierions en priant le sujet d'associer, en puisant, en recueillant dans ses propos telle ou telle chose qui nous convienne. « [...] moi, dans mon expérience, je ne constate là aucune figure, aucun arbitraire, car *ça se recoupe de telle façon que ça échappe au hasard* ¹⁹. ».

Mais revenons au nom propre. Le point d'approche change par la suite, dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, à propos du nom avec l'aide d'un retour sur *Le Cratyle* :

16. Note de Lacan : « Cf. le *De magistro* de saint Augustin, dont j'ai commenté le chapitre "*De significatione locutionis*" à mon séminaire le 23 juin 1954. » (Voir plus haut.)

17. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 497-498.

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, leçon du 19 novembre 1958, inédit.

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1964, p. 46.

« D'autre part, du moment que je me présente à vous, Jacques Lacan, ça élimine déjà que ce soit un Rockefeller par exemple, ou le comte de Paris. [...] *Dire qu'un nom propre, pour tout dire, est sans signification, est quelque chose de grossièrement fautif.* [...] On ne peut en aucun cas désigner comme son trait distinctif ce caractère, par exemple, d'arbitraire ou de conventionnel, puisque c'est la propriété par définition de toute espèce de signifiant [...] ²⁰. »

« Et c'est pour cela que *cette fonction de la nomination* comporte une problématique, problématique autour de laquelle tournent Hermogène, Cratyle et Socrate, Hermogène prenant cette face de la vérité à énoncer sur la nomination qui est celle qui se développera dans la suite, dans l'insistance sur le *conventionnalisme de la nomination*, sur le *caractère arbitraire de ce choix du phonème* qui [...] pris dans sa matérialité, a quelque chose d'indéterminé, de volant... [...]. Rien ne nous oblige à saisir ce qu'on pourrait appeler une ressemblance, une convenance du mot à la chose *et pourtant...* et pourtant Socrate, Socrate le dialecticien, Socrate l'interrogateur nous montre son penchant très net vers les énonciations de *Cratyle* qui, dans un autre radicalisme, insiste pour montrer qu'il ne saurait y avoir de fonction efficace de la nomination si le nom, en lui-même, ne comporte pas *cette parfaite convenance à la chose qu'il désigne* ²¹. »

On voit ici que la question du nom a partie liée, intimement, avec l'arbitraire du signe, et que la référence au *Cratyle* est loin d'être fortuite.

Par ailleurs, cette question de l'arbitraire va trouver une assise dans un autre registre, qui est son articulation à l'écrit. Ce point sera central dans la leçon suivante d'*Encore*, qui en constituera le prolongement : parce qu'« il faut bien vous dire que si *M. de Saussure s'est trouvé relativement en état de qualifier d'arbitraires les signifiants, c'est uniquement en raison de ceci qu'il s'agissait de figurations écrites.* [...] Il n'y a pas de métalangage ²² », en ce sens où on ne parle jamais du langage qu'à partir de l'écriture

Enfin, l'arbitraire doit être convenablement placé dans le registre des discours, comme c'est sensible dans « Radiophonie ²³ ».

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, leçon du 6 janvier 1965, inédit.

21. *Ibid.*, leçon du 7 avril 1965.

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 92.

23. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 410.

Ce qui suit va être cette fois la position de Lacan, les conséquences qu'il y a à en tirer à partir de la conception de Jakobson comme de la sienne en ce qui concerne le fait que cet arbitraire n'est pas l'arbitre impartial qu'on aurait pu supposer.

« Or, ce qui passe pour de l'arbitraire, c'est que les effets de signifié ont l'air de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause. Seulement, s'ils ont l'air de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause, c'est parce qu'on s'attend à ce que ce qui les cause ait un certain rapport avec du réel. Je parle du réel sérieux. Le sérieux – il faut bien sûr en mettre un coup pour s'en apercevoir, il faut avoir un peu suivi mes séminaires – ce ne peut être que le sériel ²⁴ ».

L'effet de signifié est le produit du signifiant, il constitue la signifiante, comme il a été dit plus haut. Il n'est donc pas arbitraire. L'accent est à mettre sur « avoir l'air » : on ne croit pas que le signifié soit l'effet du signifiant parce qu'on croit que le signifié aurait une existence propre dépendant d'un réel, autre que le signifiant. Or le réel est inscrit dans le signifiant même.

L'étymologie, à la manière du *Cratyle*, du sérieux comme provenant du sériel figure dans les séminaires de l'année précédente, lorsque Lacan distingue les amusements comiques du *Savoir du psychanalyste* à Sainte-Anne ²⁵ des amusements sérieux de son séminaire *...Ou pire* au Panthéon. Il est remarquable que la suite de cette leçon mêle Jakobson, *Le Cratyle* et l'arbitraire du signe ²⁶.

« Cela ne s'obtient qu'après un très long temps d'extraction, d'extraction hors du langage [...] »

C'est ce que vérifie la cure elle-même, laquelle nécessite ce temps d'extraction avec l'idée d'une fin qui serait l'accès au S1. La question posée est celle de l'origine, non celle du langage que le structuralisme a décidé de laisser de côté, mais celle qui surgit après coup, par extraction. L'exposé de Recanati lors de la leçon précédente porte sur cette question, à partir de la logique de Port-Royal.

« [...] de quelque chose qui y est pris, et dont nous n'avons, au point où j'en suis de mon exposé, qu'une idée lointaine – ne serait-ce qu'à propos de cet *un* indéterminé, de *ce leurre* dont nous ne savons pas comment le faire fonctionner par rapport au signifiant pour qu'il le

24. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 23.

25. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, leçon du 6 janvier 1972, dans *Je parle aux murs*.

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 81-84.

collectivise. À la vérité, nous verrons qu'il faut renverser, et *au lieu d'un signifiant qu'on interroge, interroger le signifiant Un* – nous n'en sommes pas encore là ²⁷ ».

Le leurre ici doit sans doute être pris comme un équivalent du semblant dont Lacan a fait depuis peu un concept, en même temps qu'il nomme une place, celle qui commande les discours. Le S1 qu'il s'agit d'interroger pourrait être pris comme inatteignable comme tel, mais ici il s'agit plutôt d'une pierre de touche pour la suite de ce séminaire ²⁸.

« Les effets de signifié *ont l'air* de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause ²⁹. »

La phrase est répétée, trois fois. Ça marque une insistance certaine. On connaît la fonction au théâtre de ce procédé de rhétorique, par exemple lors de l'éloge d'Antoine à la mort de César : « For Brutus is an honorable man ³⁰. » Mais cette répétition est directement articulée à la question qui est en train d'être traitée, puisqu'il s'agit du sériel avec l'extraction qui en est, dans les meilleurs cas, le produit. L'exemple que j'ai choisi peut être considéré comme un paradigme de la parole en tant qu'elle est un dire, un acte, centré autour de l'efficacité de la répétition.

« Cela veut dire que les références, les choses que le signifiant sert à approcher, restent justement approximatives – macroscopiques par exemple. Ce qui est important, ce n'est pas que ce soit imaginaire – après tout, si le signifiant permettait de pointer l'image qu'il nous faut pour être heureux, ce serait très bien, mais ce n'est pas le cas. Ce qui caractérise, au niveau de la distinction signifiant/signifié, le rapport du signifié à ce qui est là comme tiers indispensable, à savoir *le référent, c'est proprement que le signifié le rate. Le collimateur ne fonctionne pas* ³¹. »

Un collimateur est un dispositif de visée au moyen duquel on ajuste le tir des armes de bord sur un avion de chasse. Et puisqu'il est question d'étymologie fantaisiste, ça pourrait être « ce qui colle à ce qu'on mate ». Cette indication peut se comprendre avec le schéma optique comme les fleurs, les objets *a*, qui n'entreraient pas dans le col du vase. L'écart entre le référent et le signifié, entre le cadre et le

27. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 23.

28. *Ibid.*, p. 130 et suivantes.

29. *Ibid.*, p. 23.

30. Shakespeare, *Jules César*, acte III, scène 2.

31. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 24.

tableau est ce qui permet à la parole son effectuation, parce que ça ne colle pas, et ceci ne concerne pas la catégorie de l'imaginaire à quoi on assimile sans doute un peu trop facilement le signifié. La question est aussi bien celle du principe de réalité ou du fantasme – c'est pareil – et de ce qui permet de le cadrer, comme si l'image ne parvenait pas à trouver son cadre. Lacan reviendra plus loin dans ce séminaire sur le référent.

« Le comble du comble, c'est qu'on arrive quand même à s'en servir en passant par d'autres trucs. Pour caractériser la fonction du signifiant, *pour le collectiviser* d'une façon qui ressemble à une prédication, nous avons quelque chose qui est ce d'où je suis parti, la logique de Port-Royal. Recanati vous a évoqué l'autre jour les adjectifs substantivés. La rondeur, on l'extrait du rond, et, pourquoi pas, la justice du juste, etc. C'est ce qui va nous permettre d'avancer notre bêtise pour trancher que peut-être bien elle n'est pas, comme on le croit, une catégorie sémantique, mais un mode de collectiviser le signifiant. »

La transformation du prédicat en substantif, du rond en rondeur passe du particulier au général, mais ce sur quoi Recanati met l'accent est que ce général n'a pas d'existence propre antérieure au particulier. Le substantif, c'est de l'être qui n'« est » pas tout seul. Il y faut le prédicat d'abord pour que sa substance puisse « être ». Mais cette généralisation du substantif, outre qu'elle est nécessaire, constitue-t-elle vraiment une avancée ? C'est cette question que la suite de la leçon va cerner d'un peu plus près.

La question de la bêtise est essentielle, peut-être même à valoir comme concept. D'une part, elle correspond à la fonction qu'a, dans la cure, l'association libre, le signifiant étant par essence foncièrement bête. Il y reviendra dans la suite de cette même leçon. D'autre part, c'est aussi et comme toujours ce qui est impliqué du rapport, dit pudiquement pulsionnel, de la bêtise, dont le *wiwimacher* de Hans ³² reste le paradigme. Il représente le symptôme, ici phobique, *statu nascendi*, au moment de son émergence :

« [...] nous avons de la bouche même de Hans, l'indication que c'est dans ce sens, de coordination grammaticale du signifiant, qu'il s'agit d'aller.

C'est en effet au moment même, où il articule ceci à propos du cheval, que Hans dit lui-même – "*C'est là que j'ai attrapé la bêtise*". [...] Hans

32. *Ibid.*

dit tout le temps, c'est sa rengaine – à cause du cheval, j'ai attrapé la bêtise. Freud ne peut s'y tromper et identifie le fait qu'une association de mots peut se faire entre *wegen* (à cause de) et *Wägen* qui veut dire des voitures. (Et dire que) c'est ainsi que fonctionne l'inconscient³³. »

Pourquoi cette bêtise collectiviserait-elle le signifiant ? Un exemple là encore permettra d'approcher la réponse. La télévision recule ce qui traîne dans le discours courant et, on le sait, a une propension non négligeable à la bêtise, laquelle est un effet du tri qu'elle réalise au sein de l'information protéiforme qu'elle reçoit : c'est un opérateur tout à fait remarquable de la collectivisation du signifiant. Mais si l'on veut être « sérieux » et rester sur ce que nous apprend Hans, la bêtise, c'est le phallus lui-même. N'est-il pas ce qui par essence collectivise le mieux, d'établir le lien entre les parlêtres ? Une indication peut en être saisie dans le rire communicatif de Hans – le comique est phallique par essence – et la présence de ce développement de Lacan au même moment sur les mots d'esprit des enfants, pas aussi naïfs qu'on voudrait bien le croire.

De fait, ce mode de collectiviser le signifiant qu'est la bêtise peut sans doute être entendu comme ce qui devrait permettre de s'entendre dans un groupe analytique sous la bannière phallique et la passe pourrait en faciliter l'expression, mais ne faut-il pas y voir aussi une pointe d'ironie à l'endroit des illusions des psychanalystes, avec Jakobson en complice...

33. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 279.

34. *Ibid.*, p. 317.

Michel Bousseyroux

L'À Jakobson de Lacan *

Le passage d'*Encore* qu'il m'incombe ce soir de commenter, page 27, correspond à la fin de la troisième séance de ce séminaire, datée du 19 décembre 1972 et qui équivaut en fait au second chapitre, intitulé « À Jakobson ».

À celui qui ne parle pas bêtement du langage

La thèse centrale de ce second chapitre, dont la partie II et le début de la partie IV ont été commentées lors des trois soirées précédentes, est, je le rappelle, que le signifiant est cause de la jouissance, cause dont Lacan réfracte, comme il l'avait fait dans « La science et la vérité », les quatre modes qu'en distingue Aristote dans sa métaphysique et sa physique. Mais là, ce n'est plus de la vérité comme cause qu'il s'agit, mais du signifiant comme cause.

Pour en mieux comprendre l'enjeu doctrinal, il faut d'abord s'arrêter à son titre qui est une dédicace, une adresse. Une adresse à celui qui réussit à ne pas parler bêtement du langage, Roman Jakobson. Je dirai que, pour ne pas parler bêtement du signifiant et pour ne pas parler bêtement de la linguistique, il faut lire Jakobson. Car Lacan doit beaucoup à Jakobson. Il lui doit beaucoup comme Galilée doit beaucoup à Copernic. Je veux dire qu'il faut lire Lacan avec Jakobson, comme il faut lire Galilée avec Copernic. De même qu'il faut lire Galilée avec Copernic pour comprendre l'acte de Galilée, de même il faut lire Lacan avec Jakobson pour comprendre l'acte de Lacan quand, dans *Encore* et devant Jakobson, il franchit le Rubicon qui sépare le signifiant de la jouissance.

* Intervention faite à Paris le 6 décembre 2012 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 19 décembre 1972 du séminaire *Encore*, allant de « Ce n'est pas pour rien que *Pierre bat Paul* » jusqu'à « quand on aime il ne s'agit pas de sexe ».

Donc Lacan dédie cette séance de son séminaire à Roman Osipovic Jakobson, son ami, qu'il tutoie, dont il salue la présence et auquel il rend hommage pour les entretiens qu'il vient de faire au Collège de France. Je me suis donc plongé dans l'œuvre, que j'avais peu ou trop vite lue, de Jakobson, le fondateur, avec Troubetzkoy, de la phonologie structurale. On peut dire que Lacan a trouvé en Jakobson (et aussi en Lévi-Strauss) le garant de sa théorie structurale du symbolique. C'est par son truchement qu'il a introduit, dès mai 1956, le signifiant, la métaphore et la métonymie dans la psychanalyse, se référant d'emblée à ses travaux sur l'aphasie. Mais ce n'est pas qu'au grand linguiste que Lacan se réfère et rend hommage en lui dédiant sa séance d'*Encore*. C'est au poète, au *poétologue* qu'il était.

Dès l'âge de dix-sept ans, Jakobson ne jurait que par les poètes futuristes russes, qu'il a très bien connus, ceux que la génération de Staline a gaspillés, Maïakovski, Goumilev, Blok, Kroutchenykh, Velimir Khlebnikov, l'inventeur du *zaoum*, la langue des étoiles, dont il voulait faire la langue universelle de la Révolution. Jakobson a écrit en 1914 des poèmes sous le pseudonyme de R. Aliagrov. Jakobson a génialement analysé bien des poèmes, dont le dernier de Hölderlin, *Die Aussicht*, du cycle Scardanelli, et c'est en 1958, dans une conférence à l'université de l'Indiana sur « Linguistique et poétique » qu'il définit la *fonction poétique* comme outrepassant les limites de la poésie et ayant le primat sur les autres fonctions (référentielle, phatique, émotive, conative et métalinguistique) de la communication verbale. Cela va conduire Jakobson, dans *La Charpente phonique du langage*, à privilégier, dans la relation signifiant-signifié, non plus, comme le veut sa phonologie structurale, la fonction *discriminante* du sens par le son, mais la fonction *déterminante* du sens par le son, dont il fait le propre de la fonction poétique. Une chose est le signifiant comme différence qui discrimine, sépare, distingue, une autre est le signifiant comme cause qui détermine. Or, que le son, que la matière sonore détermine le sens, c'est la thèse d'*Encore*, où est avancé que *la langue* détermine le langage et que le signifiant est cause de jouissance.

Du signifiant jakobsonien au signifiant lacanien

Je reviens au linguiste structuraliste et à sa théorie du signifiant dont Lacan s'est inspiré. Car on ne saurait bien saisir de quoi il retourne dans ce passage de la page 27, que je vais commenter, sans le

situer par rapport à la doctrine de Jakobson, en ce qui concerne le signifiant, d'une part, et la grammaire, d'autre part. Jakobson, je le rappelle encore, s'appuie sur Saussure, mais il le critique aussi et s'en écarte sur plusieurs points. En particulier quant au lien que Saussure prétend arbitraire entre le signifiant et le signifié. Il rejette aussi le principe de linéarité des signifiants et celui du signifiant ponctuel et hors du temps, auquel Jakobson oppose la notion de *more*, d'intonation des voyelles longues du grec ancien, à savoir le signifiant conçu comme unité tonique. Jakobson explique très bien sa conception structurale du signifiant dès son cours en français à l'École libre des hautes études à New York en 1942, dans ses *Six leçons sur le son et le sens*.

On s'aperçoit alors que, quand Lacan dit que le signifiant c'est de la différence pure, de même quand il dit que le signifiant ce n'est pas le phonème et qu'il ne peut se limiter au support phonématique que lui donne la phonologie, il est *strictement jakobsonien*. Il faut bien voir que Jakobson a sorti la phonologie du psychologisme où était empêtrée la phonétique avec de Baudouin de Courtenay. Il examine la valeur linguistique des sons en tant qu'ils prennent dans une langue une valeur *distinctive*. C'était déjà la thèse de Saussure : les phonèmes sont des entités *oppositives, relatives et négatives, sans signification*, contrairement aux autres valeurs linguistiques que sont les catégories grammaticales, qui sont des entités oppositives et relatives, mais *pas négatives* – ce que Saussure a méconnu. Même la lettre comme graphème a une valeur *positive*, celle de désigner un phonème. Seul le phonème, dit Jakobson, est un signe *différentiel pur et vide*, il a une valeur distinctive *de pure altérité*. Et c'est ce qui a intéressé Lacan. Chaque langue a son système de phonèmes, son système d'altérité et d'oppositions différentielles : un enfant russe de trois ans saisit parfaitement la différence entre les consonnes mouillées et non mouillées, mais pas un Français ni un Tchèque.

Mais – et c'est là que Jakobson se sépare de Saussure, pour qui le phonème est l'Un indissociable de la langue – Jakobson soutient que *le Un du signifiant n'est pas le phonème*. La structure du phonème est *dissociable* en qualités distinctives indécomposables qui sont, dans une langue, en nombre beaucoup plus restreint que le nombre des phonèmes. Ce sont ces traits différentiels qui sont les particules élémentaires, les *quarks* de la matière signifiante qu'il y a dans chaque langue, les phonèmes en étant en quelque sorte les atomes. C'est

ainsi, explique Jakobson, que, quand nous parlons français, notre système consonantique de quinze consonnes est réductible à *cinq oppositions significantes fondamentales, pas plus*, qui nous suffisent pour distinguer les mots (trois suffisent pour le système vocalique turc). Alors qu'au stade du babil (de *lalangue*) l'enfant peut produire, comme on l'a observé, tous les sons imaginables, l'entrée dans le langage dévoue donc une nouvelle fonction au son, qui repose sur ce système strict et réduit, propre à chaque langue, d'oppositions significantes. On peut donc dire que le signifiant « c'est ce qui s'entend », comme dit, avec Jakobson, Lacan, et il faudrait préciser : ce qui s'entend *de différences, de traits distinctifs qui permettent la discrimination du sens par le son*.

Le signifiant, donc, c'est de l'Un de pure différence dont la fonction est de nous permettre d'apprendre et de parler une langue. Jusque-là Lacan est jakobsonien. Mais là où Lacan est lacanien, c'est quand il dit, devant Jakobson, que le signifiant, sa fonction, c'est de *nous faire jouir*. Le signifiant, dit-il, se situe au niveau de la substance jouissante, il est la cause de la jouissance. Quel scoop ! On savait que la cause était du côté de l'objet *a*, cause du désir. Mais de la cause de la jouissance Lacan n'avait pas encore dit mot. Le signifiant a une fonction de *causation au niveau du réel*. Le signifiant comme tel, en tant que substantif, le signifiant dans sa bêtise con-substantielle, ce n'est ni la substance pensante ni la substance étendue, c'est la substance jouissante, en tant qu'elle se définit seulement de ce qui, d'un corps que le signifiant *corporeise*, se jouit.

Jouissance de la grammaire

Il est temps que j'en vienne au commentaire des lignes de cette page 27 d'*Encore* où Lacan fait de la grammaire la cause formelle de l'étreinte confuse d'où la jouissance prend sa cause dernière. Voilà qui a dû, j'imagine, plaire à Jakobson, lui qui, dans *Questions de poétique*, a si finement analysé la poésie de la grammaire et la grammaire de la poésie, en particulier celle du poème *Les Chats* de Baudelaire, lui pour qui la grammaire est une sorcellerie évocatrice ! *Là encore Lacan est jakobsonien !* Car, que la grammaire commande la composition du poème, qu'elle en soit la cause formelle qui le structure inconsciemment, est la thèse fondamentale de la poétique de Jakobson. Le volume 3 des *Selected Writing* de Jakobson, de plus de huit cents

pages, paru en 1981 chez Mouton, intitulé *The Poetry of Grammar and the Grammar of Poetry*, est entièrement consacré à cette question.

Lacan avance donc cette thèse : l'incidence du signifiant comme cause de jouissance est à reconnaître dans la grammaire sous l'aspect de cause formelle. La grammaire donne forme, donne corps à la jouissance causée par le signifiant. Cette forme obéit à des règles d'ordre. On ne peut pas mettre les mots dans n'importe quel ordre (je peux dire : « Le chat mange la souris » ; je ne peux pas dire, à moins d'être poète : « Le chat souris la mange »). Il arrive aussi que si je change l'ordre, comme dans la phrase *Pierre bat Paul*, le sens change. Et même le jouis-sens, le sujet devenant objet. Lacan reprend cet exemple classique des anciens livres de grammaire. La grammaire est faite de fictions linguistiques – comme Jeremy Bentham l'a le premier mis en évidence, relève Jakobson –, où la jouissance du fantasme prend sa cause.

Le verbe se définit d'être un signifiant pas si bête que les autres. Pourquoi le verbe est-il moins bête que les autres classes grammaticales, moins bête que le nom, l'adjectif, le déterminant, le pronom, l'adverbe... ? Le grammairien peut répondre : parce qu'il est le noyau de la proposition et qu'il y introduit, avec ses treize formes de temps de conjugaison, le temps, qu'il soit temps du récit, temps du discours ou temps du dire, et y exprime aussi l'aspect perfectif, continuatif, itératif, inchoatif, limitatif, terminatif, etc. Avec le temps, avec les temps, le verbe rate un peu moins le référent et arrive donc à n'être *passibête*.

Je crois tout de même que ce n'est pas pour ça que le verbe, selon Lacan, est un signifiant *passibête*. C'est parce qu'il devient signe. Il devient signe de faire « le passage d'un sujet à sa propre division dans la jouissance, et il l'est encore moins (bête) quand cette division il la détermine en disjonction ». Le verbe fait passage du sujet à l'objet, directement ou indirectement, par le COD (complément d'objet direct) ou le COI (complément d'objet indirect). Mais ce qui s'y joue, ce qui s'y jouit, c'est la division du sujet dans sa jouissance, division qui va jusqu'à disjoindre le sujet de son être de jouissance. Disjonction exclusive : ou le sujet ou la jouissance. Donc, de quoi le signifiant est-il signe ? Il est signe de la jouissance, qui n'est pas du sujet, qui est du signifiant. Le signifiant devenant signe devient signifiant *joui*. Au commencement est le verbe, dit saint Jean. Lacan y ajoute :

au commencement est le verbe signe, comme signifiant joui, de ce dont le *parlêtre* est disjoint. La grammaire est donc considérée par Lacan comme un appareil de jouissance qui, en faisant passer le signifiant au signe, fait (se) jouir du verbe.

L'inconscient sans grammaire

Ensuite, Lacan revient sur un lapsus orthographique qu'il avait fait dans une lettre adressée à une femme où, écrivant *tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé*, il avait oublié d'accorder le participe passé, précédé de l'auxiliaire avoir, avec le genre du complément d'objet direct, celui-ci étant dans la phrase placé avant le verbe. Une mauvaise langue avait interprété ce *lapsus calami* en lui disant qu'il était homosexuel. En fait, rétorque Lacan, l'inconscient se fiche pas mal des règles d'accord de genre de la grammaire. Car, quand on aime, il ne s'agit pas de sexe. Ni d'anges. Il s'agit d'âme, il s'agit d'*âmer*. Il s'agit de ce qui se dit dans le *tu ne sauras jamais. J'âmais*, avec un *j* apostrophe. Quand on aime, il s'agit du savoir inconscient, il s'agit, comme le dira Lacan à la fin d'*Encore*, du rapport entre deux savoirs inconscients.

Un peu plus tard, dans le séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre* du 11 janvier 1977, Lacan dira que dans le français il y a trop de grammaire, que dans l'allemand il y en a encore plus, que dans l'anglais il y en a une autre mais implicite et que c'est ce qu'il faudrait pour qu'elle ait son juste poids, mais que de toute façon il croit que, « dans la structure de l'inconscient, il ne faut pas éliminer la logique, mais [qu']il faut éliminer la grammaire ». D'où une nouvelle définition de l'inconscient comme savoir sans grammaire, mais pas sans logique. Sans grammaire, l'inconscient se réduit à la logique de la pure fonction discriminante du signifiant. Ce qui ne l'empêche pas d'être un poème. La preuve : les comptines enfantines du genre *Am stram gram*, d'où, ainsi que l'observe Jakobson dans « La magie des sons du langage ¹ », peuvent être absents tout lexique rationnel et toute grammaire sans que cela fasse obstacle à une structuration rigoureuse de l'ensemble par les seules règles phonologiques. C'est ce qui intéresse Jakobson quand il analyse un poème d'E. E. Cummings, le poète par excellence des agrammaticalités. D'ailleurs, l'agrammaticalité

1. R. O. Jakobson, *La Charpente phonique du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 266.

n'est pas l'élimination de la grammaire et il en existe divers degrés, selon qu'elle viole les règles de la syntaxe, celles de la sémantique ou celles de la performance.

Michael Riffaterre, un linguiste du style, professeur à la Columbia de New York, qui polémiqua beaucoup avec Jakobson à propos des *Chats* de Baudelaire, soutient même que ce sont les agrammaticalités qui produisent la signifiance du poème. Comme dans le vers de Paul Eluard, *La terre est bleue comme une orange*, où *comme une orange* est une agrammaticalité. Cela implique que, si l'inconscient est agrammatical, s'il brise par ses agrammaticalités la grammaire qui, dans le langage, fait butée de l'écriture, alors il est un poème.

Il s'ensuit que du savoir inconscient on peut savoir un bout, à condition de se laisser inspirer par la fonction poétique, telle que Jakobson la définit comme fonction « sens-déterminative » du son (et non « sens-discriminative »), soit la fonction qui, pour Lacan, de faire s'unir étroitement le son et le sens, est la seule qui permette l'interprétation analytique.

Brigitte Hatat

Une géométrie du tissu, du fil et de la maille *

Fiction de jouissance

À cette question : « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? », il y a bien sûr la réponse freudienne : ce qui peut être su, c'est ce qui, du savoir inconscient, a pu être déchiffré. Déchiffrement qui, livrant la vérité du désir, conditionnerait la levée du symptôme. Cette réponse, qui a fait tant le succès que l'insuccès de la technique inventée par Freud, est celle qui s'est le plus facilement transmise, au point de s'inscrire et d'être assimilée dans le discours. À tel point même qu'il n'est pas un lapsus, un acte manqué, un trébuchement de la langue ou de la conduite qui ne réveille l'interprète sauvage qui sommeille en chacun. C'est d'ailleurs valable aujourd'hui encore, même si le succès a fait long feu. Quant à ces interprétations, elles pointent toujours – et c'est congruent avec l'hypothèse freudienne – vers le sens sexuel.

Dans *Les Deux Morts de ma grand-mère*¹, Amos Oz questionne la vérité des faits, quand le certificat de décès de sa grand-mère indique qu'elle est morte d'une crise cardiaque alors qu'elle continuait, à plus de quatre-vingts ans, à s'infliger trois bains bouillants par jour par peur des microbes. Si la mort de sa grand-mère est un fait indiscutable, la vérité, pour Amos Oz, dépasse largement les faits. Peu importe pour lui que la devise de sa grand-mère : « L'Orient est infesté de microbes » puisse être mise en doute par le fait qu'il n'y a pas plus de microbes en Orient que dans l'Europe de l'Est où elle était née. Les microbes levantins existaient maintenant, dans l'esprit et dans le langage, aussi réels que les microbes qu'analyse la

* Intervention faite à Paris le 6 décembre 2012 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. A. Oz, *Les Deux morts de ma grand-mère*, Paris, Folio, 2004, p. 67-88 ; *Une histoire d'amour et de ténèbres*, Paris, Gallimard, 2004, p. 44-46.

science. Le fait est que sa grand-mère est morte d'une crise cardiaque dans sa baignoire. Mais Amos Oz propose sa propre version des faits : sa grand-mère est morte de propreté. Sa lutte perpétuelle contre les microbes était en effet telle qu'elle désinfectait tout, même le pain. Mais sa devise – « L'Orient est infesté de microbes » – témoigne d'une autre vérité, plus intime que son obsession de la propreté et des microbes, une vérité refoulée. Les rituels de propreté de sa grand-mère, son corps lessivé des milliers de fois, savonné jusqu'à la trame, désinfecté, étrillé, ébouillanté, étaient comme une ceinture de chasteté qu'elle s'était forgée par peur de l'Orient ; ou plutôt, par peur de son attirance sexuelle pour cet Orient débordant de sensualité ; ou plutôt, contre la colère que lui inspiraient son corps et ses pulsions face à « cette beauté levantine, souillée, suante, bestiale, délectable à en défaillir ² »... mais infestée de microbes.

Ce récit n'est pas sans évoquer les effets de révélation qui se produisent dans l'analyse par l'opération de déchiffrement du savoir inconscient. La levée du voile, celui du refoulement, met au jour une autre vérité : la lutte contre l'attirance sexuelle se substitue à la lutte contre les microbes et en dévoile le sens caché, qui est le sens d'un désir. Il importe peu ici que ce soit le récit de l'auteur et non celui de sa grand-mère, car ce n'est pas la réalité des faits qu'il questionne, mais la vérité. Si ce cas le passionne, nous dit-il, ce n'est pas parce qu'il concerne sa grand-mère mais parce qu'il objecte à la réalité des faits : il n'y a pas plus de microbes en Orient que dans le pays où sa grand-mère est née. Quelque chose cloche, fait énigme et érige la propreté en symptôme. À l'émergence de la vérité que convoque la faille d'un savoir – « quelle est la vérité des faits ? » questionne Amos Oz – l'opération de déchiffrement à laquelle il se livre à partir du signifiant *microbes* restitue un sens à ce qui d'abord n'en avait pas.

Mais cette vérité, comme toute vérité, n'en démontre pas moins sa structure de fiction. Disons que c'est sa propre fiction qu'Amos Oz construit ici. C'est en quelque sorte son roman familial, son *hystorisation* ³. En effet, la crise cardiaque, la propreté ou l'attirance sexuelle valent chacune comme vérité selon le discours dans lequel elles

2. A. Oz, *Une histoire d'amour et de ténèbres*, op. cit., p. 46.

3. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » (1976), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

prennent place. « La vérité, dit Lacan en 1975, a une structure de fiction parce qu'elle passe par le langage et que le langage a une structure de fiction ⁴. » Ce qu'il formulera l'année suivante avec le terme de *vérité menteuse*. La vérité n'est pas au fond du puits, tel un message qui persiste, transposé dans un autre langage dont on aurait perdu la clé – thèse des années 1950 –, la vérité est une fiction, c'est-à-dire une élucubration de savoir, impuissante à résorber l'écart entre vérité et réel.

Fixion de jouissance

L'inconscient, en effet, n'est pas un savoir articulé en langage, il est fait de *lalangue*, astructurelle, dont les éléments ne font pas chaîne mais dépôts, alluvions, sédiments, autant de traces laissées par les rencontres de jouissance qui ont marqué le corps. Si le sujet est défini comme effet de l'articulation signifiante, et si les éléments de *lalangue* ne font pas chaîne, s'il n'y a que des Uns épars, hors sens, alors on ne peut plus parler de sujet de l'inconscient. C'est pourquoi la thèse du séminaire *Encore*, qui fait de l'inconscient-*lalangue* un savoir sans sujet ⁵ et du langage une élucubration de savoir sur *lalangue* ⁶, a profondément ébranlé ce que l'on pensait savoir du savoir inconscient. Elle contraint à déplacer l'articulation du savoir et de la vérité vers celle du savoir et du corps. Les Uns de *lalangue* ne représentent pas le sujet mais ils affectent son corps et sa jouissance.

Le savoir, celui que l'on déchiffre, élucubre la fiction qui articule et ordonne ce qui émerge d'abord comme fragments disjoints, hors lien, hors sens. Autant de traces enracinées dans le corps, qui nous affectent – parfois de façon énigmatique – et auxquelles nous donnons sens dans l'après-coup en les tissant dans une trame destinale. Nous leur donnons sens parce qu'elles n'en ont pas, ou plutôt, elles n'ont de sens que de jouissance. Le langage, la structure du langage, est donc second par rapport à *lalangue*. « Ce sont les hasards, dit Lacan, qui nous poussent à droite et à gauche, et dont nous faisons notre destin, car c'est nous qui le tressons comme tel ⁷. » C'est

4. J. Lacan, « Conférence dans les universités nord-américaines » (1975), *Scilicet*, n° 6-7, p. 35.

5. Cette formule apparaît en 1969, dans le résumé du séminaire « L'acte psychanalytique ».

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

7. J. Lacan, « Joyce le symptôme », dans *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 162.

dans le discours de l'Autre, avec les mots de l'Autre – qu'il soit parental, familial, social, etc. – que s'élucubre cette trame de l'histoire pour laquelle Lacan forge le mot *hystorisation*.

Si l'analysant se complaît dans le récit de son roman familial, s'il tient tant à sa fiction, c'est qu'elle rétablit une continuité, là où il y avait rupture, et qu'elle donne sens à la jouissance qui n'en a pas. De ce sens, il peut faire *jouis-sens* et continuer à méconnaître la jouissance hors sens, mais pas hors corps, qui a son gîte dans l'inconscient-réel et que fixent les Uns de *lalangue*. Pas tous les Uns de *lalangue*, mais ceux auxquels le corps a été sensible. C'est pourquoi cette *hystorisation*, prévalente et nécessaire dans les premiers temps de la cure, a des effets thérapeutiques puisqu'elle sustente le sujet et le raccorde à la chaîne de son histoire. C'est cette trame destinale qu'il faut aussi briser et défaire afin de retrouver la contingence des rencontres singulières qui ont marqué un mode de jouir.

Imprenable ?

Si les émergences de l'inconscient nous surprennent, si elles font énigme, c'est parce qu'elles viennent rompre l'homéostasie des significations et troubler l'assise du sujet. C'est pourquoi aussi elles nous réveillent alors que le sens a plutôt tendance à endormir. Mais à peine surgies, elles mobilisent le supposé savoir qui ouvre le robinet du sens et les fait passer au rang de signifié. Impuissant à rejoindre ce qui le tarirait, le sens n'en finit pas de fuir dans la faille du savoir sans pouvoir la combler. Quant au réel, « l'heure de vérité passée, [il] va s'ébrouer jusqu'à la prochaine crise, ayant retrouvé du lustre ⁸ ». Disons qu'il est resté intouché.

Doit-on conclure, si l'élaboration de savoir qui s'opère dans la cure n'est que fiction, que le savoir inconscient reste imprenable ? Que reste-t-il alors de ses épiphanies – pour reprendre le terme dont Colette Soler les qualifie ⁹ – si l'attention qu'on leur porte suffit à les renvoyer aux limbes dont elles ont pour un temps surgi ? Comment préserver l'éclat de leur apparition – puisque c'est seulement dans ce temps d'apparition qu'elles ont leur poids de réel – et d'ailleurs, pour

8. J. Lacan, « Radiophonie » (1970), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 443.

9. C. Soler, *L'Inconscient réinventé*, Paris, Seuil, 2009, p. 58.

quoi faire ? Quel est le savoir dont elles seraient porteuses, qui ne serait pas élucubration, et quel effet en attendre dans la cure ?

Suffit-il, comme Joyce, de les consigner et d'en faire le recueil, ou bien de les enchâsser dans une œuvre, sans soucis de liaison, d'agencement ou de continuité avec le reste du texte ? Ou encore, comme il le fait par exemple avec *Cork*, de traiter la mise en continuité par une technique d'encadrement, technique qui diffère de celle du déchiffrement en tant que ce n'est pas du sens qu'elle joue mais de la *motérialité* de *lalangue* ? L'homophonie du mot *Cork*, qui nomme tant la ville que le matériau du cadre qui entoure la représentation de cette ville, est ce qui permet de passer sans discontinuité du cadre à ce qu'il encadre. Ce procédé d'écriture, envahissant jusqu'à l'espace entre les signifiants, finira, on le sait, par démanteler le langage et ne plus laisser place qu'à la polyphonie de *lalangue*, ne livrant du texte que la jouissance hors sens qu'il véhicule.

Mais là n'est pas la visée d'une analyse. La solution de fin, celle qui s'écrit au bas de l'analyse et qui la signe, dépend non pas tant de l'histoire du sujet que du processus lui-même. Elle est un produit de l'analyse, elle se construit et s'infère de ce qui a fait rencontre, événement, *dans* l'analyse elle-même. Elle est propre à chacun et ce n'est que par un forçage qu'elle prétendrait répondre à un quelconque modèle.

De stembrouille à stécriture

En 1975, Marie Cardinal publie *Les Mots pour le dire* ¹⁰. Écrit à la première personne, ce récit est celui d'une analyse, l'un des rares sans doute à reprendre l'ensemble du processus, de l'entrée à la sortie, et à livrer en quelque sorte sa solution. Bien qu'il n'existe à ce jour aucune biographie de cet auteur, on peut dire, comme elle-même l'affirme dans *Autrement dit* ¹¹, qu'elle a vécu tout ce que vit la femme du livre mais que c'est en écrivain qu'elle l'a écrit. Marie Cardinal a fait une analyse, une analyse freudienne qui dura sept ans, de la fin des années 1950 au début des années 1960. Le livre est écrit dix ans plus tard et connaît, dès sa sortie, un immense succès. Moins peut-être pour le témoignage de l'analyse elle-même que pour l'écho du

10. M. Cardinal, *Les Mots pour le dire*, Paris, Le Livre de Poche, 1991.

11. M. Cardinal, *Autrement dit*, Paris, Le Livre de Poche, 1979, p. 27.

récit au contexte idéologique de l'époque. D'ailleurs, si le livre aujourd'hui n'est pas tout à fait tombé dans l'oubli, sa référence n'en est pas moins datée.

Je me risque pourtant à le reprendre ici car sa relecture a suscité en moi un effet de surprise. À sa sortie, je l'avais lu comme un roman et j'avais été sensible moins au style ou à sa référence à l'analyse qu'à ce qui me semblait être l'objet principal du récit, à savoir la relation mère-fille. C'est d'ailleurs ce que l'on a souvent retenu de cet auteur.

Si l'écriture paraît plutôt classique, si Marie Cardinal brode beaucoup, multiplie les retours sur le passé et ne travaille guère à l'épuration, une lecture attentive révèle toutefois, sous-jacente au récit, une construction logique et même topologique. Ce n'est peut-être pas un hasard puisqu'elle était passionnée par les mathématiques, et plus particulièrement par la logique. Si elle a fait des études de philosophie, c'est parce qu'à son époque, et surtout pour sa mère, les mathématiques, c'était pour les hommes.

Mais c'est à un autre domaine que Marie Cardinal réfère le style de son écriture, un domaine essentiellement réservé aux femmes, celui de la broderie. Le rapport entre écriture et broderie est particulièrement explicite dans l'un de ses romans dont le titre porte le nom d'un point de broderie : *Le Passé empiété*, fait de retours en arrière avant de lancer le point suivant plus loin en avant, et dont le mouvement dessus dessous décrit une spirale. Cet empiètement dans le passé pour aller ensuite de l'avant caractérise d'ailleurs le style de tous ses romans et même de son œuvre puisque dans chacun de ses livres on retrouve mot à mot un court passage d'un roman précédent.

Dans *Les Mots pour le dire*, les retours sur le passé où l'auteur s'historise rejoignent la fiction que le sujet construit dans l'analyse. Il faut les défaire, les briser, pour dégager de *stembrouille* les temps propres à l'analyse et les émergences qui font rupture dans la continuité apparente du récit. On y retrouve alors les moments cruciaux qui scandent le processus analytique : d'une part des moments structuraux, liés à l'effet langage – moments qui se rencontrent dans la plupart des cures mais se déclinent selon des modalités et une temporalité propres à chaque sujet ; d'autre part des émergences singulières, propres au sujet et à son mode de jouir. Faute de temps, je ne les

déclinerai pas ici et m'en tiendrai à la solution que nous livre l'auteur, solution qui fait le saut de *stembrouille* à *stécriture*.

Mais il me faut revenir un peu en amont du point où s'opère le saut. À n'en pas douter, Marie Cardinal a construit et traversé le fantasme, elle a fait déconsister l'Autre, dont la figure majeure est celle de la mère. On peut en suivre le trajet qui met en jeu une transformation topologique à partir de deux éléments : le tuyau et l'œil ¹², c'est-à-dire le trou et ce qui le bouche. Ces éléments n'appartiennent pas au recueil des traits identificatoires mais à celui du corps et des marques de jouissance ; ils n'ont pas valeur d'archives, ils ont valeur de jouissance. S'ils se retrouvent tout au long de la cure, déclinés aux différents niveaux de la subjectivité : rêves, souvenirs, scènes traumatiques ou de jouissance, hallucination, symptômes, etc., c'est dans l'analyse et par l'analyse que s'opère leur transformation topologique.

Dans l'hallucination ¹³, l'œil qu'elle voit au bout du tuyau qui vient se poser sur son œil est celui de sa mère qui la regarde d'une sévérité froide, évaluant ses gestes, ses pensées et ne laissant rien passer. En déchiffrant l'hallucination, en crevant l'œil au bout du tuyau, elle avait cru enfin se mettre au monde, mais elle s'était fait avorter d'elle-même puisqu'elle n'existait que sous le regard de l'Autre : « Jusque-là le centre de ma vie avait été, consciemment ou inconsciemment, ma mère. Elle avait été rongée par l'analyse comme par un acide. Il ne restait rien d'elle. Mais moi, je ne savais pas faire autre chose que de tourner autour d'elle, de ses principes, de ses fantasmes, de sa passion, de sa tristesse. Même si certaines parties de mon être se déployaient en longues lanières qui flottaient au loin, libres en apparence, elles étaient fermement attachées au centre du tourbillon qui était l'œil, maintenant crevé de ma mère ¹⁴. »

Deux dangers menacent le sujet dans son rapport à l'Autre : celui d'un assujettissement total – objet oral englouti par l'Autre ¹⁵ – ou

12. Cf. le symptôme hémorragique, l'avortement raté de la mère, le trou des wc dans le train, le tunnel, le tuyau de la caméra, le cornet de papier, le colombier, la cage d'escalier, le serpent, etc.

13. M. Cardinal, *Les Mots pour le dire*, op. cit., p. 177.

14. *Ibid.*, p. 198.

15. *Ibid.*, p. 88 : « Pendant qu'elle était dans la cuisine, seule dans la lumière, je la voyais boire son vin blanc et j'avais envie d'être le vin. J'aurais voulu lui faire du bien, j'aurais voulu la rendre heureuse, j'aurais voulu attirer son attention. »

celui d'être rejeté comme un étron. Le regard est ce qui bouche le trou de l'Autre, comme l'œil au bout du tuyau dans l'hallucination. Une fois crevé, le trou se débouche et menace d'aspirer l'être du sujet, comme un étron ¹⁶. « Un enfant laissé tomber comme un étron » livre le postulat fantasmatique dont le sujet s'assure. Mais la construction du fantasme ne suffit pas, il faut aussi une traversée qui implique « la chute, ou au moins une mise en question de la conviction qu'il comporte, et qu'elle fait apparaître pour ce qu'elle était : imaginaire. [...] Le sujet ne croit plus à sa fiction mais y reconnaît sa mise ¹⁷ ».

Ce retournement où le sujet peut reconnaître sa mise va s'opérer à partir de fragments, de rencontres avec les traces de la jouissance de l'Autre. Au-delà de l'enfant obéissante et sans regard qui lui soit propre, il y a l'enfant qui a un œil, et quel œil ! « Un œil qui voyait clairement, durement même, sa mère lui faisant manger son vomi de soupe, sa mère se laissant aller à la vulgarité de la pauvre vieille de Jehan Rictus, sa mère hurlant dans les escaliers du chalet suisse, sa mère poussant les meubles devant les portes avec un acharnement et une force insoupçonnés, sa mère embrassant la pierre du cimetière, sa mère s'exhibant devant elle, une toute petite fille, comme devant un public obligatoirement subjugué. Un œil, surtout, qui était sensible à la chose, un œil que la chose bouleversait, un œil qui avait vu la chose dans sa mère ¹⁸. »

L'œil de la mère qui la regarde et évalue ses gestes, c'est aussi le sien. C'est son propre regard, son œil sensible à la chose, qui prête à l'Autre sa consistance de jouissance. Il y a là un moment de « dessillement où des hantises qui ont traversé des décennies se détachent comme des oripeaux ¹⁹ ». Le tuyau, la *trique* pour reprendre un terme de Lacan, opère une torsion par laquelle se rejoignent ses deux bouts, comme dans la bouteille de Klein. Par cette torsion, le trou vient à la fois boucher et trouser l'autre trou. C'est par ce tour d'*étrou* ²⁰

16. *Ibid.*, p. 170 : « Et pour finir, impuissante, résignée, vaincue, déçue, elle m'a laissée glisser vivante dans la vie, comme on laisse glisser un étron. »

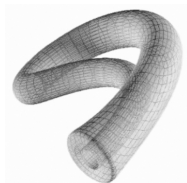
17. C. Soler, « Leçons cliniques de la passe », dans *Retour à la passe*, Paris, Champ lacanien, 2000, p. 455.

18. M. Cardinal, *Les Mots pour le dire*, op. cit., p. 235.

19. C. Soler, « Une par une », dans *Retour à la passe*, op. cit., p. 436.

20. M. Bousseyroux, « Du mathème au poème, quel réel ? », *Mensuel*, Bulletin de l'EPFCL, n° 50, mars 2010, p. 33.

que l'objet est évacué et que le sujet sort du cycle insatiable de la demande.



Si l'on retrouve cette même structure dans le *rêve du colom-bier* ²¹, celui-ci ouvre sur une autre trouvaille et une autre satisfaction : les mots – dont elle dit n'avoir jamais soupçonné le poids – et leur prise de jouissance sur le corps. C'est avec cette trouvaille que Marie Cardinal va s'avancer vers ce qu'elle nomme « les confins », ceux du continent noir, et conclure sur l'impossible. Deux rêves – celui de *la cage d'escalier* ²² et celui du *serpent* ²³ – en balisent le trajet. Le premier pose la question, le second propose la solution.

La question que pose le premier rêve : Qu'est-ce qu'une femme ? fait surgir, derrière la peur de la mère, la peur de l'Autre femme, celle qui a un corps, un corps troué et qu'aucun mot ne bouche : « J'ai pensé à nos corps, le mien, celui de ma mère, celui des autres. Toutes pareilles, toutes trouées. J'appartenais à cette gigantesque horde d'êtres percés [...]. Même pas un mot pour le protéger ²⁴. » Cette trouvaille s'accompagne de l'affect propre à la béance interrogative : la perplexité. « Pour la première fois cette trouvaille me laissait perplexe. Je la sentais étrangère au traitement analytique ²⁵. » C'est donc sans l'Autre, mais pas sans l'autre, qu'elle va devoir s'en débrouiller. Les séances s'espacent.

L'autre rêve, celui du *serpent*, propose la solution. Le serpent apparaît deux fois dans ce rêve, il a la même couleur que les yeux de la mère. Gueule béante, il se dresse face au sujet, enroulé comme un

21. M. Cardinal, *Les Mots pour le dire*, op. cit., p. 280-281.

22. *Ibid.*, p. 294.

23. *Ibid.*, p. 312.

24. *Ibid.*, p. 305.

25. *Ibid.*, p. 307.

caducée ²⁶ autour de sa cuisse. D'abord effrayée, la rêveuse le saisit par le cou, rejoint son homme, et tous deux tirent ensemble. Le serpent se divise en deux lanières.

Face à l'impossible du rapport sexuel, ce rêve propose une solution ²⁷ : celle du partage du pouvoir entre les hommes et les femmes (le serpent coupé en deux dont chaque partenaire tient une moitié). Cette solution, qui en passe par le phallique, se noue au discours et aux idéaux de l'époque, ceux de ladite libération sexuelle et du féminisme. Elle indique cependant un certain remaniement de la jouissance : le sujet cesse de s'identifier à la victime du pouvoir phallique – celui des hommes, celui de la mère – et peut, comme sujet désirant, faire usage du signifiant phallique. Mais en faisant du trou un manque, le phallus le voile du même coup.

Or, l'auteur nous livre, *sans le savoir* – voilà l'insu – mais pas sans un *savoir y faire* – voilà le succès –, une autre solution. Solution qui passe par *stécriture* et donne en filigrane le chiffre de son symptôme écrit en caractères typographiques : soso.

C'est peu avant le récit de la mort de sa mère que celle-ci est pour la première fois nommée : « J'ai pensé à son nom. Pour moi elle n'avait pas de nom, c'était : ma mère. Dans ce cabinet de médecin parisien je rencontrais pour la première fois Solange de Talbiac, dite "Soso" pour les amis ²⁸. » Soso est ce qui nomme, au-delà de la mère, une femme.

Mais ce nom « formé, au contour de l'écrire ²⁹ », et qui reprend d'ailleurs les initiales des deux premiers prénoms de l'auteur : Simone Odette, s'écrit par une coupure, celle du serpent, celle de la trique. Coupure qui détache le vrai trou, car qu'est-ce qu'un trou si rien ne le borde ? Ce S et ce O, l'*aspire* et le trou, répétés à l'envi, s'inscrivent comme trace, ravinement, au *dé-tour* de la cure ³⁰, avant que de

26. Rappelons que la mère de Marie Cardinal était médecin.

27. *Ibid.*, p. 315.

28. *Ibid.*, p. 335.

29. J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 191.

30. On retrouve le tourbillon et le trou qu'il creuse, à différents niveaux du matériel : la spire du cavalier, celle de la caméra ou de la cage d'escalier, l'eau du colombier, l'enroulement du serpent. Il s'agit toujours d'un tourbillon qui menace d'engloutir. Le passage à *stécriture* se repère dans les S qu'elle dessine dans le sable près de la tombe sans nom de sa mère.

s'écrire. soso, dont l'écriture en s'épelant se frange, s'effiloche et fait en défaisant, à chaque tour de spire, le bord de la Chose. « Ma mère, cet ourlet de ma vie ³¹ », disait Marie Cardinal.

C'est par *stécriture*, cette « géométrie du tissu, du fil et de la maille ³² », qu'elle va s'employer à tirer les fils et à border, broder le trou. C'est sa solution symptomatique, au-delà de la solution phallique. Solution singulière qui permet de suppléer à l'impossible du rapport sexuel et de surmonter l'absence radicale. Ce sera, pour Madeleine Couturier dans *La Mule de corbillard*, la cathédrale Madeleine, pour la narratrice du *Passé empiété* la broderie et pour Marie Cardinal l'écriture.

Ses romans – qui tous reprennent les divers trous ou accrocs qu'elle a rencontrés et que l'on trouve dans *Les Mots pour le dire* (le désir de la mère, le père, la mort, la vie, le corps, l'impossible du rapport sexuel, l'abandon, la femme, la solitude, l'exil...) – sont autant de « broderies » qui tentent de cerner le bord du trou pour le faire consister et l'enchâsser. On sait à quel point le trou par où tout fuit est récurrent chez Marie Cardinal, notamment dans le symptôme hémorragique qui l'a conduite en analyse mais aussi dans l'avortement raté de la mère qui a présidé à sa naissance.

Une question demeure : si l'analyse avait été lacanienne, Marie Cardinal aurait-elle su mieux tenir le fil d'or de ce style que l'on ne trouve qu'une fois dans son œuvre, celui de *La Mule de corbillard* ³³ ?

Pour conclure

Entre sa mère, la puritaine, et son arrière-grand-mère, la sainte, Marie Cardinal, elle aussi, avait une grand-mère : Alice Cécile Berthe Honorine Berger de Talbiac, la mondaine. À l'en croire, le coup du rapport sexuel, on ne le lui faisait pas : « Je voulais un mari qui ait un nez fait d'une certaine façon. Un soir j'ai rencontré ce nez et j'ai épousé celui qui venait après. C'était ton grand-père. Je l'ai aimé follement jusqu'à sa mort ³⁴. »

31. M. Cardinal, *Autrement dit*, op. cit., p. 195.

32. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXV, Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 11 avril 1978.

33. M. Cardinal, *La Mule de corbillard*, Paris, Presses Pocket.

34. M. Cardinal, *Autrement dit*, op. cit., p. 105.

De l'inconscient

Sol Aparicio

Transfert, lien et discours analytique

Dans le cadre des collègues de clinique psychanalytique qui existent en France, nous avons travaillé l'an dernier sur « *ce qui fait lien* ». C'est une question que le clinicien rencontre dans sa pratique quotidienne, au niveau du sujet qui s'adresse à lui, et, bien entendu, cette question se pose également aujourd'hui, avec une particulière acuité, au niveau politique ¹.

Il va de soi, mais pourquoi ne pas l'explicitier, qu'il s'agit pour nous d'interroger ce qui fait lien analytiquement parlant, c'est-à-dire du point de vue de la théorie élaborée à partir de l'expérience psychanalytique.

Si l'on pose la question à Freud, deux réponses s'imposent : la libido et l'identification.

Les liens entre les êtres parlants sont d'abord des liens libidinaux. C'est la libido qui « fait lien ». La théorie freudienne de la libido est en ce sens une théorie des liens. Le fait qu'un lien existe pour quelqu'un suppose que l'objet soit libidinalement investi. Cela est apparu à Freud nettement quand il a étudié le phénomène de retrait, d'absence d'intérêt, observable chez certains sujets psychotiques et qu'il a essayé de rendre compte du fantasme de fin du monde. Il l'explique en détail dans « Pour introduire le narcissisme ² », et c'est quelque chose que nous observons souvent cliniquement.

L'autre réponse freudienne à la question de savoir ce qui fait lien entre les parlants, c'est l'identification. Le texte de référence à ce propos est plus tardif, c'est « Psychologie des foules et analyse du

1. Extrait de la conférence faite le 20 octobre 2012 à Athènes, à l'invitation du Forum psychanalytique du Champ lacanien d'Athènes et du Forum d'Athènes.

2. S. Freud (1914), « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1966.

moi ³ », de 1921. Rappelons très sommairement le point central. Freud définit l'identification comme un « vouloir être comme » l'autre. Les identifications possibles sont bien entendu multiples : au rival, au semblable, au chef, au moi idéal, à l'idéal du moi, à l'objet d'amour perdu, etc. Essentiellement, l'identification est un lien libidinal transformé, un mode de lien qui se substitue au lien libidinal et qui le perpétue à la fois.

Cependant, il n'y a pas chez l'être parlant de pulsion sociale, rien ne le *pousse* à faire communauté. C'est pourquoi l'existence de liens sociaux est une vraie question. De quoi dépend l'existence des liens qui, au-delà de la cellule familiale, structurent la société et sur lesquels s'édifie une civilisation ? De la possibilité pour le sujet de « faire passer sa libido de ses liens infantiles aux liens sociaux finalement souhaités ⁴ ». Les « grandes institutions » – la religion, le droit, l'éthique, et « toutes les formes de la vie civique » – répondent à cette exigence, elles visent à obtenir ce passage, cette transformation des liens établis dans la prime enfance.

Chez Lacan, c'est d'abord le désir, autre nom de la libido freudienne, qui fait lien. La libido n'est que « la présence effective du désir ⁵ ». À quoi l'on peut opposer la jouissance qui, elle, ne fait pas lien, bien au contraire. L'amour fait lien. Ce n'est pas le cas du sexe. Je ne m'arrêterai pas ici sur la reprise par Lacan de la doctrine freudienne de l'identification, qui est très développée. Par contre, je souhaite indiquer que sa réflexion sur les liens sociaux se poursuit au-delà des développements freudiens. Elle prend la forme d'une théorie des discours, entendus comme des modalités de lien social, qu'il a développée à partir de 1969 et 1970. On trouve là des outils précieux pour penser le présent que nous vivons. Ses remarques sur ce qui caractérise le discours capitaliste, par exemple. Ce cinquième discours se distingue des quatre autres en ceci que, justement, il ne fait pas lien social. Il promeut le rapport à des objets de consommation, à des objets *plus-de-jourir*.

3. S. Freud (1921), « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1981.

4. S. Freud, « Petit abrégé de psychanalyse » (1924), dans *Résultats, idées, problèmes*, vol. II, Paris, PUF, 1985, p. 116.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 140.

Cela étant dit, en guise d'introduction, je vais restreindre la question au cadre proprement analytique en me demandant : qu'est-ce qui fait lien entre un analyste et un analysant ? Quelles sont les particularités propres à ce lien, à la fois si important et transitoire, destiné à être dissout ?

Pour peu qu'on ait entendu parler de psychanalyse, une réponse s'impose à l'esprit. Ce qui fait lien entre l'analyste et l'analysant, depuis sa découverte par Freud, c'est le transfert. À partir de là, bien d'autres questions peuvent surgir concernant ce qu'on entend par transfert, qui ouvrent les portes aux différentes conceptions du transfert que les analystes se sont faites depuis Freud, en s'appuyant sur les définitions freudiennes.

Partons du plus simple et communément admis. « Le transfert, c'est de l'amour. » Que ce soit un amour manifeste, de façon suffisamment forte pour provoquer l'embarras ou la fuite ⁶, ou un amour plus nuancé, moins bruyant, pouvant passer presque inaperçu, il y a un consensus sur ce point dans le monde psychanalytique. Il semble, toutefois, que cette affirmation ne concerne que le lien de l'analysant à l'analyste et qu'elle passe sous silence l'autre partie. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles on a été amené à forger la notion de « contre-transfert » afin de nommer ce qu'il en est du lien de l'analyste à l'analysant, en particulier ses sentiments. Le contre-transfert fait ainsi pendant au transfert dans sa définition sentimentale ou affective. De ce point de vue, transfert et contre-transfert seraient les deux versants du lien analytique. C'est ce que la perspective introduite par Lacan va contester.

Notons d'abord que s'il est vrai que « le transfert est de l'amour » et qu'il se manifeste comme tel dans la pratique, au niveau des phénomènes, s'il est vrai aussi qu'il constitue « le noyau de notre expérience ⁷ », sa définition implique pourtant une autre dimension, un autre registre que celui de l'amour. Car le transfert, c'est de l'amour... « qui s'adresse au savoir ». « Celui à qui je suppose le

6. Cf. Anna O. et Breuer, analyste avant la lettre. S. Freud et J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956.

7. Expression de J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001.

savoir, je l'aime », résume Lacan. Ce qui, bien sûr, se vérifie en dehors de l'analyse, mais qui a été mis en lumière par l'expérience analytique. Voilà la vérité de l'amour que l'analyse a révélée, l'amour s'adresse au savoir.

Il n'y a donc pas que de l'amour dans le lien transférentiel, s'y joue aussi le rapport au savoir.

Le savoir dont il est question dans le transfert analytique n'est pas n'importe lequel, bien sûr, c'est l'inconscient, le savoir inconscient. Lacan a beaucoup insisté sur la définition de l'inconscient comme un savoir, élaborant l'idée d'un savoir insu du sujet lui-même que l'on trouve chez Freud. Dans les *Études sur l'hystérie*⁸, à propos de la patiente qu'il appelle Lucy R., par exemple, on trouve ceci. Lucy ayant répondu à l'une de ses questions en ces termes : « Je l'ignorais ou plutôt je ne voulais pas le savoir », Freud note, dans un passage où il discute du refoulement, qu'il y a dans ces mots une parfaite description de « cet état singulier où le sujet sait tout sans le savoir ».

En tant que savoir insu, l'inconscient est un savoir sans sujet. Chose difficile à penser. La plupart du temps on lui suppose un sujet, on le lui attribue, on impute à tel sujet de savoir ce savoir-là. C'est très précisément en quoi consiste le lien transférentiel. Le sujet analysant impute à l'analyste de savoir ce que lui-même ne sait pas et qui le concerne. Il transfère sur l'analyste le savoir inconscient. Il met l'analyste en place de sujet supposé savoir⁹. Cela rend compte de l'amour transférentiel, « celui à qui je suppose le savoir, je l'aime¹⁰ ». C'est la formule du transfert en tant qu'il est supporté par le sujet supposé savoir, que Lacan écrit S.s.S. Le sujet supposé savoir est une fonction que l'analyste incarne pour l'analysant. Mais, à y réfléchir un peu, on s'aperçoit aisément que l'analyste, au départ, ne sait rien de ce savoir qui lui est supposé. Cette ignorance est une conséquence directe de ce qui fait l'originalité de l'expérience freudienne, qui toujours consiste à « prendre un cas dans sa singularité¹¹ ». À chaque

8. S. Freud et J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956.

9. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, ch. v.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 64.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, où Lacan soulignait que c'est en cela que réside l'absolue originalité de l'expérience freudienne et critiquait déjà la conception duelle de la relation analytique, ainsi que le recours aux sentiments « toujours réciproques ».

début d'une analyse, l'analyste a affaire, une nouvelle fois, à un savoir inconscient singulier, dont il ne sait rien. Si bien que pour lui, c'est évidemment l'analysant, à qui il donne la parole, qui se trouve en place de sujet supposé savoir. Lacan l'a fait valoir au moment où il formalisait le discours analytique ¹².

Cela ne veut pas dire pour autant – c'est évident pour chacun, je crois – que dans le lien analytique il y ait une réciprocité quelconque ; la réciprocité, « notion si chère à la divagation psychologique ¹³ », disait Lacan. D'un côté, le transfert soutient la tâche analysante, l'association libre, voie par laquelle le sujet livre le savoir qui lui est propre. De l'autre côté, l'analyste écoute de cette façon particulière que Freud décrivait comme une attention flottante, il lit l'inconscient et il interprète. On voit que la supposition de savoir n'est pas du même ordre, elle ne se situe pas au même niveau dans l'un et l'autre cas. Le lien transférentiel entre un analysant et un analyste n'a rien d'une relation de réciprocité, même si c'est un lien qui permet de parler d'un « couple ». L'analyse se pratique « en couple », a pu dire Lacan, c'est un lien social à deux ¹⁴. On pourrait d'ailleurs discuter au sujet de ce qu'il en est de la réciprocité dans le lien de couple.

Aux diverses étapes de son enseignement, Lacan a beaucoup œuvré pour bien dire la différence entre les positions de l'analysant et de l'analyste. Lorsque, dans son séminaire de 1967-1968 sur l'acte analytique, il parle de la *tâche* analysante, il situe l'*acte* du côté de l'analyste. Quand, aussi bien au début que dans un séminaire tardif, il met en avant la *parole* côté analysant, il en distingue le *dit* côté analyste. L'analysant parle, l'analyste dit, et son *dit* a une fonction de coupure, il tranche.

L'accent mis par Lacan sur cette dissymétrie, qui exclut du lien analytique la réciprocité et va à l'encontre d'une conception de ce lien en termes de relation duelle, est très spécialement marqué, bien sûr, dans le séminaire consacré au transfert en 1960-1961, dont le titre en soulignait d'entrée de jeu la *disparité* : « Le transfert dans sa

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse* (1970), Paris, Seuil, 1991, leçons 2 et 3.

13. J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », *Scilicet* I, 1968, p. 41.

14. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » (1976), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

disparité subjective ». Il ne s'agit pas d'une simple dissymétrie entre les sujets, expliquait alors Lacan, il faut pouvoir dire « ce que le transfert contient d'essentiellement impair ». C'est pourquoi il choisit le mot « disparité ».

Il y avait dans ce titre l'affirmation de deux faits. D'une part, le transfert est un, d'un seul tenant, puisqu'il implique l'analyste. Lacan le soulignera par la suite, le transfert « est un phénomène où sont inclus ensemble le sujet et le psychanalyste ». Cela veut dire que l'on n'a pas besoin de la notion de contre-transfert pour dire la part de l'analyste dans l'expérience. On le sait aujourd'hui, c'est « le désir de l'analyste » qui vient dire ce qu'il en est de l'implication de l'analyste dans le transfert. Et c'est justement dans le séminaire sur le transfert ¹⁵ que Lacan l'évoque pour la première fois. D'autre part, souligner la disparité subjective du transfert, c'était contredire une fausse idée induite par la notion d'intersubjectivité, que Lacan avait d'abord mise en valeur comme dimension propre à la parole. L'intersubjectivité ne peut pas « à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène (de transfert) », dit-il ici. Plus tard, il fera valoir que « le transfert fait à lui seul objection à l'intersubjectivité ¹⁶ ».

Lacan va creuser cette disparité subjective jusqu'à montrer qu'en fait il n'y a qu'un seul sujet en jeu dans l'expérience analytique, et que ce sujet est « subverti ». Son partenaire n'est pas sujet, il n'intervient dans l'expérience que comme objet, un objet « actif ». La subjectivité de l'analyste est hors jeu, elle n'entre pas en ligne de compte. Se servant de la comparaison de l'analyse avec une partie de bridge, Lacan disait que dans le bridge analytique la seule place possible pour les sentiments de l'analyste est celle du mort, faute de quoi « le jeu se poursuit sans qu'on sache qui le conduit ¹⁷ ». L'analyste a la responsabilité de la direction de la cure et il lui faut, pour cela, une forme d'abnégation. C'est le terme que Lacan emploie pour qualifier la position de l'analyste à cette époque ¹⁸, une position d'abnégation est requise de la part de l'analyste par et pour l'expérience.

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, op. cit.

16. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, op. cit.

17. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 589.

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, op. cit., p. 222-223.

Parallèlement à cette critique de l'intersubjectivité s'ouvre, dans *Le Transfert*, la réflexion sur le désir, une réflexion dont nous avons sans doute du mal à mesurer la nouveauté. Jamais le transfert n'avait été abordé sous cet angle, dans cette perspective. Lacan lui-même le relève : son propos de l'année est de « mettre à la pointe [...] la fonction du désir non pas seulement chez l'analysé [car il avait déjà consacré une année de séminaire au désir, *Le Désir et son interprétation*], mais essentiellement chez l'analyste ». Lacan inaugure donc en 1960 une interrogation sur ce qu'il en est du désir chez l'analyste ou, pour mieux dire, sur la fonction du désir de l'analyste dans la cure. De là l'intérêt majeur qu'a pour lui son commentaire du *Banquet* de Platon, qui ne traite que de ça, de l'*éros*.

Car la théorie de l'amour que l'on peut trouver dans ce dialogue socratique apporte beaucoup à la fois. Elle distingue nettement les positions de l'aimé et de l'aimant, *éroménos* et *érastès*. Elle fait valoir l'importance du passage d'une position à l'autre, l'objet aimé devient sujet désirant. Et elle révèle la place centrale occupée par le manque : d'une part, par le manque qu'est l'*agalma*, l'objet supposé précieux que l'aimé possède et qui le rend désirable, mais qui s'avère n'être rien ; d'autre part, par le manque de savoir concernant ce manque. L'aimé ne sait pas ce qu'il a, pas plus que l'aimant ne sait ce qui lui manque, et ce dont l'un manque ne correspond pas à ce que l'autre a. Disparité des positions, donc. Si c'est un couple, ce n'est pas une paire, c'est un couple impair !

Lacan se sert donc de ce schéma, de cette métaphore de l'amour qu'il extrait patiemment au cours de dix séances de commentaire, pour rendre compte des phénomènes transférentiels, parfois étonnants, qui peuvent se présenter dès les débuts d'une analyse. Du seul fait de l'intérêt et de l'attention qu'on lui porte, l'analysant se trouve en place d'*éroménos*. Mais l'objet qu'il demande, l'objet manquant qu'il méconnaît, se trouve dans l'Autre et de ce fait l'analysant est « virtuellement constitué comme *érastès* ». Là surgit l'amour comme révélation du désir. Et en ce point précis se pose pour le psychanalyste la question de savoir comment répondre à un tel amour.

Lacan le formule ainsi : « Là se pose la question du désir de l'analyste et jusqu'à un certain point de sa responsabilité. » Il faut que l'analyste « sache certaines choses », qu'il sache certaines choses sur le désir. La véritable question en jeu dans le maniement du transfert

n'est pas celle de savoir quel usage l'analyste peut faire ou pas de ses éventuels sentiments. Elle est celle de savoir quelle peut être la fonction du désir dans l'amour, puisque amour il y a dans le transfert.

« Du seul fait qu'il y a transfert », l'analyste se trouve « dans la position d'être celui qui contient l'*agalma*, l'objet fondamental dont il s'agit dans l'analyse ». Il y est donc inévitablement impliqué. C'est un « effet irréductible de la situation de transfert » qui ne nécessite aucune référence au contre-transfert. « La place de l'objet *a*, de l'*agalma* dans la relation de désir » détermine ainsi une topologie, grâce à laquelle les phénomènes peuvent être situés correctement. C'est la même topologie que l'on retrouve dans ce que je vous ai dit du sujet supposé savoir. Lacan s'appuie à chaque fois sur la structure de l'expérience analytique, il tire les conséquences des particularités du dispositif analytique inventé par Freud, dans lequel analyste et analysant occupent des places bien distinctes.

Nous avons vu que Lacan parlait d'abnégation pour dire ce que doit être la position de l'analyste face au phénomène du transfert. À ce propos, je voudrais maintenant faire référence à quelques remarques, peut-être les dernières sur le contre-transfert, faites dans son séminaire sur l'acte analytique¹⁹. Il parle alors de deux affects particuliers, le goût et l'estime, puisqu'« il n'y a pas que narcissisme et amour entre les êtres humains » ! Il y a aussi dans une rencontre « ce quelque chose qui s'appelle le *tu me plais* ». Il s'agit de quelque chose d'inexprimable « qui donne support à la réalité de l'autre », un certain dosage du goût et de l'estime qui fait que « ça résonne » pour vous et qui se traduit par le « tu me plais » (ou son contraire, « tu me déplaïs »). Cela correspond au « support que prend le sujet de *a* et de *i/a* ». Eh bien, l'analyste se définit de l'extraction de cette dimension, il est celui qui est capable de « ne pas se laisser affecter » par ça dans sa relation avec l'analysant. Cela est rendu possible par l'opération analytique, quand la tâche analysante est achevée. L'analyste sera alors en mesure « de ne voir que le point où en est le sujet dans cette tâche » qui est la tâche analysante. *A contrario*, faire jouer le contre-transfert consiste à faire place au « tu me plais », ou « tu me déplaïs » – à laisser donc s'introduire dans le lien analytique ce qui est de l'ordre des sentiments.

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte analytique*, inédit, leçon du 7 février 1968.

Il est intéressant de noter que l'extraction de la dimension du « tu me plais » s'applique non seulement à ce que peut éveiller chez l'analyste « la réalité de l'autre » qu'est l'analysant, mais aussi à ce qu'on peut appeler la réalité qui l'entoure, l'état du discours présent. Ainsi, lorsqu'il fait référence plus tard à l'exploitation capitaliste, Lacan commente : « C'est quelque chose qui déplaît. » C'est le principe de l'agitation révolutionnaire, « il y a un point où les choses déplaisent ». Et il insiste alors sur ce qu'est la position de l'analyste : « [...] dans le champ du faire qu'il inaugure par son acte, il n'y a pas de place pour quoi que ce soit qui lui déplaise, ni non plus qui lui plaise. S'il y fait place, il en sort ²⁰ ». Il sort de l'acte, il quitte sa position d'analyste. Cela ne signifie pas, ajoute Lacan, que l'analyste n'ait pas son mot à dire par ailleurs. C'est clair, n'est-ce pas ? Il s'agit de ce qui est exigible de l'analyste là où il opère comme tel, dans le cadre de l'analyse.

On peut apercevoir ainsi, dès le commentaire du *Banquet*, comment Lacan pourra être conduit bien plus tard, en 1973, à évoquer le lien entre l'analysant et l'analyste en des termes précis, qui ont une valeur de définition, sans pour autant parler explicitement de transfert. Je pense à cette phrase bien connue de *Télévision* : « Le discours que je dis analytique, c'est le lien social déterminé par la pratique d'une analyse. »

De ce point de vue, ce qui fait lien entre l'analysant et l'analyste, c'est le discours. Bien sûr, le transfert y est présent, il constitue toujours le noyau de l'expérience, la pratique d'une analyse le présuppose. Mais, à considérer le lien de transfert tel que Lacan le fait dans les années 1970, c'est-à-dire en tenant compte du fait que l'expérience analytique a une structure de discours, le transfert se trouve en quelque sorte réduit, défini selon les fonctions du discours.

L'écriture du sujet supposé savoir – « pivot d'où s'articule tout ce qu'il en est du transfert ²¹ » – avec les trois lettres S.s.S. suggère une relation entre deux termes, le sujet et le savoir. On peut considérer qu'elle précède l'écriture des mathèmes des discours qui écrivent des relations entre quatre termes de l'algèbre lacanienne, chacun

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, fin de la XXII^e leçon.

21. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *op. cit.*

désignant l'une des quatre fonctions du discours : le sujet, le signifiant maître, le savoir et l'objet *plus-de-jour*.

L'élaboration des discours comme liens sociaux fondamentaux s'étend sur plusieurs années de séminaire, depuis 1969 jusqu'en 1974. Lacan affirme alors ²² qu'entre les êtres parlants il n'y a « pas d'autre lien que le lien de discours ». Le lien de discours « se confirme être tout ce qui existe de lien entre les êtres parlants ». Et il ajoute : « Cela ne veut pas dire qu'on n'imagine pas autre chose. » Il y a donc les liens que l'on imagine, et il y a ce qui structure réellement ces liens.

*

La façon adéquate de penser le lien analytique, j'espère avoir réussi à vous le faire sentir, a occupé Lacan tout au long de son enseignement – depuis son tout premier séminaire, dans lequel il parlait de la psychanalyse comme d'un « rapport interhumain », tout en soulignant qu'il ne s'agit pas d'un rapport entre deux individus, qu'il n'y a pas seulement deux corps en présence, puisqu'il y a entre eux toujours ce tiers élément fondamental qu'est la parole. Depuis, donc, ce séminaire de 1954 jusqu'à sa définition du lien analytique comme discours. Il situe dès lors la place de l'analyste et la position qui est la sienne, dans le discours de l'analyste, en la référant à l'objet cause du désir : « L'analyste, se met en position de représenter, d'être l'agent, la cause du désir ²³. »

Or Lacan avait introduit, en 1972, une question concernant non pas la place ou la position de l'analyste dans le discours, mais le lien de l'analyste à l'analysant. Quel peut être ce lien, compte tenu de tout ce qui précède ? C'est le point sur lequel je souhaite terminer.

Voici la question, telle que Lacan la pose en terminant son séminaire ...*Ou pire* : « Qu'est-ce qui nous lie à celui avec qui nous nous embarquons, franchie la première confrontation des corps ? » – c'est-à-dire après les entretiens préliminaires. Il reformule la question un peu plus loin : « Qu'est-ce qui nous lie à celui qui s'embarque avec nous dans la position qui est celle du patient ? » Il corrige ensuite : « celui qu'on appelle improprement notre patient ». « S'embarquer »,

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 11 décembre 1973.

23. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 41 et 205.

ce n'est pas n'importe quel verbe ! Une fois embarqués, il faut y aller, pas possible de débarquer avant l'arrivée au port. C'est un destin commun, partagé. Quelle est donc la réponse de Lacan ? Elle est étonnante, véritablement nouvelle, tout en étant parfaitement cohérente avec la perspective qu'il a introduite dans la considération du lien analytique : « Nous sommes frère de notre patient, en tant que, comme lui, nous sommes les fils du discours. » Et il n'y a, « au point de culture où nous en sommes », que le discours analytique qui « donne sa présence » à ce mot, frère.

Le lien analytique serait ainsi une fraternité de discours. Comment l'entendre ? On peut bien sûr dire que l'analyste et l'analysant sont chacun sujets du discours de l'Autre qu'est l'inconscient. Mais il y a plus : l'analyse va opérer pour l'un ce qu'elle a déjà réalisé pour l'autre, l'avènement du sujet divisé, « cette chose fendue ». En tant que tels, nous sommes fils du discours analytique. L'expression peut faire résonner ce qui advient d'inédit grâce à une analyse. Non pas quelque chose de glorieux, ni de nécessairement heureux, même si ça peut l'être aussi. L'inédit est la trace laissée par l'expérience de l'inconscient et par le savoir que cette expérience comporte – ce qui, au terme, fait de chaque analysant quelque chose d'autre que seulement l'enfant du discours de sa mère et de son père. Voilà, je crois qu'on peut dire ça comme ça.

Isabelle Geneste

Qu'est-ce qui de l'inconscient s'interprète * ?

Le non-conscient est-il inconscient ? Quand est-on sûr d'être dans l'inconscient ? L'inconscient structuré comme un langage et l'inconscient réel ou inconscient *lalangue* appellent-ils la même lecture et le même acte ? Ou, pour poser la question autrement, qu'est-ce qui de l'inconscient s'interprète ? L'équivoque que lui confère la forme réfléchie fait écho à un questionnement déjà formulé dans le cadre de ce séminaire à propos du *rêve à la licorne* de Serge Leclair : le rêve attend-il interprétation ou est-il déjà interprétation ?

Le rêve est-il l'inconscient ?

Freud a précisé que le rêve constitue la voie royale vers l'inconscient et non que le rêve est l'inconscient. Les rêves comme formations de l'inconscient mériteraient ainsi d'être distingués de l'inconscient. Structuré comme un langage, cet inconscient se signale par un trébuchement dans l'énoncé. Pour autant, et c'est en particulier l'enseignement de « L'étourdit », cet énoncé, ce dit se distingue du dire de l'inconscient. Lacan va ici plus loin que la distinction freudienne entre le contenu manifeste et le contenu latent. Si le dit du rêve, son contenu latent, est inconscient au sens de non conscient, il n'est pas l'inconscient. À l'appui du *rêve de l'injection faite à Irma*, nous pouvons distinguer l'inconscient comme aperçu sur les souhaits du moi de l'inconscient comme savoir sur la cause du sujet. Cet inconscient-là se laisse difficilement saisir. En effet, ramené à sa cause, le sujet, en tant qu'il est sujet au langage, s'évanouit comme tel. S'il n'y a plus de sujet, qu'y a-t-il alors ? Est-ce là que gît l'inconscient ?

* Texte réduit à partir de l'intervention au séminaire d'École « Le fait clinique et le dire analytique » à Bordeaux le 6 avril 2012.

Le trauma du traum

Considérons donc le rêve de Freud, celui de *l'injection faite à Irma*¹. L'axe de lecture choisi se limitera à suivre le fil de la « solution », pour sa proximité avec l'injection (injecter la solution à Irma) mais aussi dans ce que le terme amène sur la structure du rêve entre lien, déliaison, dissolution, nouage et dénouement. C'est ce goût de la solution dont Jacques Derrida souligne le voisinage étymologique avec le *solvere* latin (détacher, délivrer, absoudre ou acquitter). Ainsi, « la *solutio* et la *resolutio* ont à la fois le sens de la dissolution, du lien dissous, du dégagement, du désengagement ou de l'acquittement (par exemple d'une dette) et de la solution du problème : explication ou dévoilement. La *solutio linguae*, c'est aussi la langue déliée² ».

Une des entrées du rêve met en évidence l'expression des souhaits du moi. Freud dit lui-même qu'il s'agit là pour lui de faire accepter sa solution afin de ne pas être en défaut face à la persistance des symptômes d'Irma. Le rêve fabrique alors ce qui est moins une interprétation psychanalytique qu'une argumentation psychologique du moi se défendant d'avoir fauté. Il échafaude ainsi des assises imaginaires et symboliques pour un sujet qui se définit en l'occurrence comme étant celui qui sait.

Mais cette bouée qui noue l'imaginaire au symbolique pour faire corps face au réel se dégonfle rapidement. Freud franchit un seuil. Il quitte ce qui aurait pu être inhibition au joint de l'imaginaire et du symbolique pour s'avancer jusqu'à celui du symbolique et du réel. C'est sur ce bord qu'il se dirige pour se constituer témoin de l'inconscient réel. Le désir de savoir a permis ce pas qui apparaît sous la forme paradigmatique de l'ouverture, l'ouverture de cette bouche qu'Irma avait quelque réticence à ouvrir. L'« ab-sens » phallique s'y dévoile, laissant le sujet Freud au bord de l'abîme. Ce qui s'ouvre devant le sujet « n'est rien d'autre qu'une béance qui, à la limite, nous dit Lacan, engendrerait le renvoi à l'infini d'un désir vers un autre désir³ ». Il s'agit là non pas du désir refoulé mais de la structure du désir elle-même, le *trauma du traum*. C'est à cette pointe du

1. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1993, p. 99-100. Céline Martinez nous rapportait le texte du rêve dans son article « Le pas de rêve » paru dans le *Mensuel* n° 73.

2. J. Derrida, *Résistances de la psychanalyse*, Paris, Galilée, 1996, p. 15.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, inédit, leçon du 10 juin 1959.

désir qu'il y a *aphanisis* du sujet, moment d'effacement impossible à subjectiver pour le sujet. C'est là qu'en général se produit le réveil. Dans l'expérience clinique, les sujets rapportant des rêves où leur chute est imminente précisent aussi qu'elle n'est que rarement réalisée. Ils disent, par exemple : « Au moment où je vais tomber je me réveille. » Jamais de la tombe ils ne parlent. De ce point de la mort du sujet aucun ne peut plus dire *Je* car *Je* n'est plus. Ce dire lorsqu'il se produit dépasse le sujet. C'est un dire qui vient d'ailleurs, un savoir qui nécessite la structure tierce d'un *Witz* pour exister. Lacan épingle cette impossibilité de structure du terme de résistance ontique. « Qu'il puisse y avoir un dire qui se dise sans qu'on sache qui le dit, voilà à quoi la pensée se dérobo : c'est une résistance *on-tique* ⁴. »

De la chute à la coupure

Dans la *Traumdeutung*, au chapitre consacré aux rêves dits typiques, Freud avoue n'accorder que peu de crédit à la théorie de la « transsubstantiation » de la sensation corporelle en image de rêve. S'il reconnaît l'influence des stimuli organiques sur le rêve, il avance qu'ils ont trait à des impressions d'enfance. « Quel est l'oncle qui n'a pas fait voler un enfant, le transportant à bras tendus et courant à travers la pièce, ou qui n'a pas joué à le laisser tomber en étendant brusquement les jambes, alors qu'il le balançait sur ses genoux ; ou qui n'a pas feint de le lâcher brusquement alors qu'il l'avait levé très haut ⁵ ? »

Freud ajoute que ces enfants que l'on joue à faire voler « demandent invariablement qu'on recommence surtout quand le jeu comporte un peu de terreur ou de vertige ; des années après, ils répèteront cela dans leur rêve, mais ils oublieront les mains qui les ont portés, de sorte qu'ils voleront et tomberont librement ⁶ ». Il précise enfin, à la lumière de sa pratique avec les névropathes, que ces rêves typiques ne peuvent pas toujours être interprétés. Il rapporte cette impossibilité à la structure du sujet. « Une certaine force psychique en relation avec l'élaboration de cette névrose, et dont l'influence se

4. J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 334-335.

5. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, op. cit., p. 236.

6. *Ibid.*

fait de nouveau sentir lorsqu'on tente de dénouer la névrose, empêche de résoudre totalement l'énigme de ces rêves ⁷. »

Freud n'écrit-il pas en toutes lettres la chute de cet Autre auquel s'accrochait le sujet à l'apogée du principe de plaisir, chute de cet Autre qui cause celle du sujet et l'extirpe de son sommeil ? De cette absence le sujet ne veut rien savoir. Il s'agrippe à son Autre pour ne pas voir le vide fondamental sur lequel, comme sujet, il s'est construit. Si l'angoisse vient lui en donner l'intuition, le réveil ne permet pas qu'une bribe de ce savoir, au-delà de la chaîne signifiante, s'inscrive comme telle dans son expérience. Mais dans le cas de Freud, le réveil ne se produit pas. Il y a une coupure, puis le rêve se poursuit.

Cette coupure est localisable dans le changement de logique et d'architecture du rêve. Il y a comme un glissement de terrain, un lapsus du rêve. En effet, à partir de l'ouverture de la bouche d'Irma, ce qui se passe laisse place à autre chose qu'à l'entreprise de déculpabilisation du début du rêve. Irma est toujours là mais une autre du même prénom est associée à elle, moins récalcitrante celle-là et plus sympathique à Freud, qui constate : « La bouche s'ouvre bien alors : elle me dirait plus qu'Irma. » En dire plus qu'Irma ? Que dit la première Irma, l'Irma réfractaire ? Freud saisit son message ainsi : il s'agit de cacher ce que l'on n'a pas, comme ces femmes récalcitrantes à ouvrir la bouche pour ne pas que l'on découvre qu'elles n'ont plus de dents et qu'elles en portent des fausses. La nouvelle Irma, plus docile, permet le franchissement du plan des identifications et le dépassement de l'angoisse de castration. Sur cette brèche, il se confronte non plus au manque mais au réel du sexe et de la mort non accessible à la connaissance. Quelque chose brise les chaînes signifiantes. « La bouche s'ouvre bien alors » et l'abysse de l'*Unerkannt* se déploie jusqu'au bord de cette formule scientifique qui retient l'évènement. La formule de la triméthylamine ⁸ s'écrit en gras sur la scène

7. *Ibid.*, p. 238.

8. Freud associe cette formule à Fliess pour la santé duquel il est souvent inquiet. Freud lui est lié par un amour de transfert intense au point qu'il en a fait l'Autre de son « autoanalyse ». La mort sème ses « métastases » dans le rêve et caresse le personnage de Fliess présentant à Freud quelque chose qui à ce moment-là lui fait horreur, soit l'absence d'Autre, la séparation d'avec cet Autre qui le rassure et auquel il « songe avec bonheur, écrit-il, quand [il] se sen[t] seul et isolé dans [ses] opinions ». Cette séparation, la suite de l'histoire nous l'apprendra, est séparation d'avec une vérité de certitude chez Fliess, qui pense avoir trouvé la formule du rapport

du rêve et fait nœud autour de ce trou. Plutôt que de boucher la cause, elle en sort pour marquer « la circonstance étrangère au langage ⁹ ».

Le rêve se poursuit pour un bref instant, laissant le sujet entre parenthèses au profit de l'apparition de la formule de la triméthylamine écrite en gras dans le tissu du rêve. Ce « savoir qui efface celui qui sait », selon l'expression de Maurice Blanchot dans *L'Entretien infini*, fait point de bascule. Le pivot du rêve n'est plus le sujet mais cette formule scientifique, cet *ombilic imperator* vers lequel s'inclinent toutes les associations. Avec elle c'est le paradigme du savoir qui s'inscrit. Il a moins à faire avec la signification et la chaîne signifiante qu'avec ce que nous dit Lacan de l'instance de la lettre. Si Freud déplie toute une série d'associations, la formule, elle, n'est pas très bavarde : C_3H_9N . Ne devrions-nous pas prendre à la lettre ce CHN qui s'écrit en gras dans le rêve comme l'apparition du savoir en tant qu'il existe en dehors du sujet ? Dès que le sujet s'y inscrit, CHN fait chaîne.

On sait que Lacan ne s'encombrait pas des élucubrations du sujet sur ses rêves et même qu'il coupait court au sens. Ce qu'il disait le 10 mai 1972 lors du séminaire ...*Ou pire* paraît adéquat à ce que nous livre Freud à travers ce rêve. Lacan y développe que le sujet se produit comme l'effet du signifiant, effet d'un savoir qui « l'antécède ». On saisit mieux quelle bascule s'opère dans ce rêve. Tout le début du rêve tourne autour du sujet, se construit en prenant comme référence le moi du sujet Freud. Mais à partir de l'ouverture de la gorge d'Irma un autre centre de gravité se fait jour avec cet écrit, ce signifiant tout seul qui devient l'unique appui du rêve en l'absence de sujet. La bascule, quasi copernicienne, se fait donc, du sujet comme effet du signifiant vers ce qui le cause.

Un rêve passe ?

Il semble en effet qu'à ce moment-là Freud n'est plus seulement l'analysant qui déchiffre ses rêves pour leur soustraire une

sexuel, annulant ainsi l'énigme du désir. Freud devra se passer de cet Autre et de sa vérité. Il consent plus tard à cette « dit-solution » du lien, à la liquidation du transfert et en fait l'aveu touchant dans une lettre du 23 mars 1900 qu'il adresse à Fliess. E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Freud*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, tome I, p. 333.

9. Je reprends là la formule de Roland Barthes citée par Marie-José Latour dans son article « Lis tes ratures », *L'En-je lacanien*, Toulouse, Érès, 2011, n° 16.

signification. Il devient aussi le témoin de l'inconscient réel qui l'affecte (allègement de la culpabilité). Il témoigne d'une coupure qui fait passer de l'impuissance fantasmatique du sujet à l'impossibilité du signifiant à faire solution au réel féminin. Ce dire de l'inconscient marqué par le réel qui ouvre la structure du désir, Lacan l'a traduit par la formule : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » Freud a également idée que ce rêve et son analyse constituent un événement qui pourrait se marquer d'une plaque commémorative. On saisit ainsi qu'au-delà d'un inconscient structuré comme un langage, il y a un inconscient coupure qui ne peut exister pour le sujet que s'il se noue à un dire. Freud ne cessera jamais de courir après ce dire quant au réel de l'inconscient. Il le saisit dans ce qui s'en écrit mais reste impossible à lire. Ce désir de Freud, insatiable lettré, s'alimente non pas tant du déchiffrement que de la limite au déchiffrement de l'inconscient ; c'est là que l'on peut sans doute localiser son sinthome. Il fait nœud de l'expérience du réel entre écriture et indéchiffrable pour en soutenir l'existence. « C'est bien par l'écriture que se produit le forçage. Ça s'écrit, tout de même le réel ; car il faut le dire : comment le réel apparaîtrait-il s'il ne s'écrivait pas ? C'est bien en quoi le réel est là. Il est là par ma façon de l'écrire. L'écriture est un artifice. Le réel n'apparaît que par un artifice, un artifice lié au fait qu'il y a de la parole et même du dire. Et le dire concerne ce qu'on appelle la vérité. C'est bien pourquoi je dis que la vérité on ne peut pas la dire ¹⁰. »

Si l'expérience de l'inconscient s'arrêtait au trou, il n'y en aurait pas trace pour le sujet. Il ne suffit donc pas de faire l'expérience du réel pour en savoir quelque chose. Il y faut une écriture. Si elle n'est pas à lire elle fait néanmoins coupure et donc bords pour enserrer le trou, pour tenir le pas gagné sur « les vieilles amours mensongères ¹¹ » sur le sens et la *joui-sens*. Si le sujet ne faisait que rencontrer le trou de la structure, l'expérience s'annulerait dans l'*aphanisis*. C'est ce que nous ont permis de saisir les rêves de chute. Pour sortir de cette impasse, il faut que le trou se commute en coupure. Couper, c'est faire plus que trouer. C'est ce que Pierre Soury tentait d'expliquer lors du séminaire : « Couper le tore, c'est faire beaucoup

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXV, Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 10 janvier 1978.

11. A. Rimbaud, « Adieu », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 280.

plus que trouer ¹². » L'espace de cette coupure est-il homogène à l'espace d'un lapsus, dont Lacan nous dit que c'est là qu'on peut être sûr d'être dans l'inconscient ?

L'espace d'un laps

« Quand l'esp d'un laps, soit puisque je n'écris qu'en français : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou d'interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait soi. Mais il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte ¹³. » L'esp d'un laps ou encore quand « *lalangue* se précipite dans la lettre ¹⁴ », là on est sûr qu'on est dans l'inconscient.

Lacan ne parle pas d'un lapsus mais insiste bien sur l'espace d'un lapsus. *L'esp d'un laps* renvoie à un espace-temps et non pas seulement à un signifiant unique plus ou moins distordu. Un *laps* est un espace de temps qui se situe dans un intervalle, donc dans l'entre-deux d'une coupure. Le lapsus dans sa définition la plus simple est une erreur de plume commise en écrivant – *lapsus calami* – ou une faute commise en parlant quand la langue emploie un mot pour un autre – *lapsus linguae*. Son étymologie renvoie également à la chute ou à la glissade. *L'esp d'un laps* ou l'espace d'un lapsus est donc l'intervalle où se produit la chute ou la glissade du sens. Ainsi, il est possible de comparer la structure du rêve de *l'injection faite à Irma* à celle de l'espace d'un lapsus. Le réel de l'inconscient s'y trouve enserré entre le sens et la lettre qui en retient l'ineffable. Lacan nous dit que, pour être sûr d'être dans l'inconscient, il ne faut pas que ça glisse jusqu'à un autre sens mais qu'il n'y ait plus aucune portée de sens ou d'interprétation. Cet inconscient *l'esp d'un laps* est assez proche de ce qu'on appelle un nœud, un nœud qui serre au plus près le pas de sens, le plus d'interprétation possible. L'inconscient, écrit Michel Bousseyroux, « c'est le lapsus du nœud du sujet que le symptôme vient corriger là où le lapsus s'est produit. En cela, le symptôme

12. J. Lacan, *Le Moment de conclure*, op. cit., intervention de Pierre Soury lors de la séance du 14 mars 1978.

13. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

14. J. Lacan, *La Troisième*, 1^{er} novembre 1974, inédit.

est ce qui effectue, réalise l'inconscient dans sa structure de lapsus du nœud ¹⁵ ».

L'inconscient interprète, l'analyste rhétificateur

L'inconscient est un nœud qui chez le névrosé noue le désir à la demande. Les formations de l'inconscient nous ont appris avec Freud à ne pas confondre le désir inconscient, refoulé, avec la satisfaction fantasmatique de la demande d'amour qui conforte le sujet dans les identifications du moi. Avec Lacan et sa lecture de Freud, ce qui est à interpréter est non pas la vérité qui répond à la demande mais le désir qui court derrière. Ce désir, contrairement à la demande, apparaît comme manque-à-être du sujet. C'est ce manque-à-être que l'inconscient vient indiquer, enserrer dans ces nouages singuliers que sont les rêves, les actes manqués, les symptômes et autres lapsus.

Réaliser l'inconscient, c'est la tâche à laquelle Lacan dans le *Séminaire XI* assignait déjà l'analyste. « La présence de l'analyste est elle-même une manifestation de l'inconscient ¹⁶. » Il le présente comme ce mouvement, ce quelque chose du sujet « qui ne s'ouvre que pour se refermer, en une certaine pulsation temporelle ¹⁷ ». L'analyste doit alors rouvrir ce qui se referme. L'interprétation vise cette incision, la réalisation de cette coupure qu'est l'inconscient. La présence de l'analyste se doit ainsi d'être homogène à cette définition de l'interprétation pour serrer au plus près l'inconscient réel.

Toujours dans le *Séminaire XI*, Lacan évoque le paradoxe de l'interprétation : « Il n'en reste pas moins qu'il y a un paradoxe à désigner dans ce mouvement de fermeture le moment initial où l'interprétation peut prendre sa portée. Et ici se révèle la crise conceptuelle permanente qui existe dans l'analyse, concernant la façon dont il convient de concevoir la fonction du transfert. La contradiction de sa fonction, qui le fait saisir comme le point d'impact de la portée interprétative en ceci même que, par rapport à l'inconscient, il est

15. M. Bousseyroux, « Le symptôme inventé, interprété et réinventé : de Marx à Joyce », *L'Enjeu lacanien*, Toulouse, Érès, 2011, p. 16.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 115.

17. *Ibid.*

moment de fermeture – voilà ce qui nécessite que nous le traitions comme ce qu'il est, à savoir un nœud ¹⁸. »

Tout ce qu'a amené Lacan sur le désir de l'analyste va dans le sens de la résolution de cette impasse qui referme le nœud de l'inconscient sur celui du transfert. Le désir de l'analyste n'est pas un désir de comprendre ni un désir d'enluminer le sens. Lacan nous invite également à faire confiance à l'inconscient en tant qu'il a déjà lui-même procédé par interprétation. Sans cela, ce que le sujet en livre tombe sous le coup d'une interprétation de plus qui « ne fait en somme que recouvrir le fait que l'inconscient et ses nœuds dans leur constitution (où qu'ils aboutissent, au rêve, au lapsus, au rire du mot d'esprit ou au symptôme), l'inconscient lui-même, s'il est ce que je dis, à savoir jeu du signifiant, l'inconscient dans ses formations a déjà, lui, procédé par interprétation. L'Autre, le grand Autre est déjà là dans toute ouverture, si fugitive soit-elle, de l'inconscient ¹⁹ ».

Homogénéité de l'inconscient et de l'interprétation

Pour conclure, je reprendrai la *Traumdeutung* qui propose une équivoque propice à répondre aux questions sur l'inconscient. Soit l'interprétation des rêves se lit comme l'acte de chercher le sens caché du rêve en tant que formation de l'inconscient. Soit on considère que l'interprétation des rêves signifie que le rêve porte en lui-même cette interprétation-coupure dont nous avons pu voir que c'est une définition de l'inconscient. Avec Lacan, c'est cette dernière option qui est privilégiée. Plutôt que de rabattre le réel vers le symbolique et l'imaginaire, l'interprétation doit couper court au sens dont la vérité se nourrit pour répondre à la demande d'amour. C'est à ce prix que le désir peut se dégager de l'empire du grand Autre et s'orienter vers le vivant (S(Å)).

Nous l'avons vu avec les rêves, l'inconscient se présente aussi comme cette interprétation-coupure de ce sens tenace qui lie le sujet à l'Autre symbolique. Cette coupure est porteuse d'« Un-dire » à situer

18. *Ibid.*, p. 119.

19. *Ibid.* Transcription orale du séminaire, par l'ALI. La version donnée dans le séminaire paru au Seuil à la page 118 est très différente en ce qu'elle ne mentionne pas dans ce passage la référence que fait Lacan aux nœuds de l'inconscient. Lacan y justifie, selon la transcription orale, sa recherche en topologie.

du non-rapport. Plus que le déchiffrement du désir inconscient dans le rêve de l'injection faite à Irma, c'est un dire de l'inconscient qui change quelque chose chez Freud, qui l'allège de la culpabilité et lui donne la certitude d'avoir fait une découverte. Ce dire, Lacan l'a extrait de sa lecture non pas des dits mais de ce qui apparaît comme manque dans le rêve : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » Si c'est un fait que le rêve, le lapsus, le trait d'esprit se lisent, il s'agit de lire autrement. C'est même la tâche du supposé savoir dans l'analyse, c'est-à-dire, nous dit Lacan, « le supposé-savoir-lire-autrement ²⁰ ». Cet autrement, il le corrèle au manque et à S(Å). Il s'agit de lire autrement ce qui s'écrit pour aborder ce qu'il y a de plus réel.

Finalement, la réponse à « quand est-on sûr d'être dans l'inconscient ? » et à « qu'est-ce qui de l'inconscient s'interprète ? » est la même. On est sûr d'être dans l'inconscient quand il y a coupure du sens et ce qui s'en interprète est le réel du désir qui est aussi coupure de sens. Inconscient en tant que coupure et interprétation s'équivalent. Pour avoir chance de toucher à la jouissance du sujet, l'interprétation doit être homogène à la structure de l'inconscient réel, soit en redoubler la coupure.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXV, Le Moment de conclure*, op. cit., leçon du 10 janvier 1978.

La passe

Lydie Grandet

Ce qui insiste *

Ce titre m'est venu dans l'après-coup de la nomination, comme question : qu'est-ce qui pousse à poursuivre sa cure analytique lorsque, les symptômes débrouillés, le fantasme dévoilé, on poursuit, voire, comme c'est mon cas, on change d'analyste pour poursuivre ?...

Il y a un effet de surprise et d'étonnement lorsqu'on reçoit une nomination d'AE, même si on sait que se présenter à la procédure de passe comporte le risque d'être nommé.

Je me suis entendue dire dans le dernier entretien de passe : « Mon analyse m'a permis de passer du salpêtre au sel de la vie ! » Une amie, analyste, y a aussitôt associé le titre du film *Le Sel de la terre* : je l'en remercie, parce que, faisant jouer les équivoques, elle était au plus près de ce que je tentais de dire... C'est la même qui ensuite me disait : « Ce que je ne saisis pas bien c'est ce qui t'a poussée à poursuivre, une fois le fantasme traversé... » J'ai donc choisi de travailler ce point ce soir.

AE, c'est un drôle de vocable ! Nous savons bien sûr que l'abréviation signifie analyste de l'École ; si l'on se réfère à « L'acte de fondation » de 1964 puis à la « Proposition de 1967 » de Lacan, l'École de psychanalyse ne peut pas être confondue avec une association : « L'École entend donner son champ [...] à l'ouverture du fondement de l'expérience, à la mise en cause du style de vie sur quoi elle débouche ¹. » Sur quoi l'expérience analytique débouche-t-elle ?

Je commente « mise en cause du style ». Il ne s'agit pas d'une remise en cause du style de vie ; l'École telle que Lacan l'a voulue entend donner son champ à ce qui fonde l'expérience, c'est-à-dire à

* Intervention à la préparation aux journées nationales de l'École, à Toulouse, le 19 octobre 2012.

1. J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 238. (C'est moi qui souligne.)

la mise en fonction du style de vie sur quoi débouche l'expérience analytique. Premier point.

Deuxième point. Analyste de l'École : faut-il y entendre analystes nommés par l'École ? Je ne le crois pas, ce sont les AME. Ce qui est attendu des AE se situe ailleurs : « Être de ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour l'analyse, spécialement en tant qu'eux-mêmes sont à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre ². » Donc plutôt analystes pour l'École ! Notons qu'il s'agit bien de témoigner des problèmes cruciaux et non pas de témoigner de son expérience, ce qui est l'objet des entretiens avec les passeurs. Dès le *Séminaire XII*, Lacan indiquait les problèmes cruciaux pour la psychanalyse : le sujet, le savoir et le sexe.

AE, j'y entends aussi « à eux », raison qui m'amène à introduire mon propos par la remarque de cette collègue... De ces résonances à plusieurs, pouvons-nous espérer un gain de savoir sur ce qui fait le vif de la psychanalyse ? C'est dans ce creuset de l'École, que Lacan définissait comme « abri » contre le malaise de la psychanalyse, contre « la prégnance narcissique et la ruse compétitive ³ » et à plusieurs, que nous avons quelque chance que puisse se transmettre le discours analytique...

Ce qui insiste ?... Béatrice Tropis, dans son intervention aux journées internationales à Paris l'an dernier, disait : « ce qui pulse », terme qui a l'avantage d'évoquer la pulsation – pulsation de l'inconscient – mais le pouls aussi bien... Dans ce pôle du « Gay savoir », j'ai plaisir à rappeler qu'en langue d'oc, « pulsar » peut signifier « souffler » au sens de reprendre son souffle... Il y a donc l'idée d'une pause pour poursuivre, que nous retrouvons par assonance dans le « pouce » des jeux d'enfants. Retenons qu'il y a un mouvement à la fois de coupure et d'élan.

C'est donc ce double mouvement que j'interroge aujourd'hui à partir de mon expérience d'analysante, auprès de trois analystes lacaniens. Trois analystes mais une seule cure : je le précise puisque question m'a été posée, je ne considère pas avoir fait trois cures. Ce

2. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 244.

3. *Ibid.*, p. 245.

pourquoi j'ai rencontré un premier analyste m'animait dans la seconde tranche et s'est attrapé (un peu) dans la troisième...

Trois analystes lacaniens, à des temps différents, et selon des modalités différentes. Le premier, membre de l'EFP, n'a pas suivi Lacan après la dissolution, le second, membre de l'ECF qu'il a quittée en 1998, n'a pas rejoint l'EPFCL, le troisième, qui avait été membre de l'ECF, a contribué activement à la création de l'EPFCL, dont il est membre depuis sa création. Je précise ces points parce que, très tôt pour moi, dans ma cure, du fait de la dissolution, s'est posée la question de la formation des analystes et de l'École de psychanalyse, et ce d'autant que ma formation professionnelle initiale n'était pas versée vers la psychanalyse. Nous ne pouvions pas encore cliquer sur Internet ! De toute façon, il faut se dé/ranger pour tenter d'en saisir quelque chose !

La cure analytique exige une position éthique de l'analyste. Je vous invite à lire la leçon IV du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* : « La fonction définie par le discours analytique est liée par les conditions du cabinet analytique. [...] Ce que mon discours [...] livre c'est une partie des conditions qui constituent le cabinet analytique ⁴. » Mais la cure analytique convoque aussi une position éthique de l'analysant en lien avec les moments de passe dans sa cure. Je distingue donc moments de passe de passe de fin. Sans doute pour moi chaque changement d'analyste a-t-il correspondu à un moment de passe...

Lors de ma première tranche, j'ai eu la chance de rencontrer une analyste qui avait travaillé avec Michèle Montrelay et qui, l'air de rien, un jour, avait évoqué *L'Ombre et le nom sur la féminité*, que je me suis empressée de lire, le titre faisant résonance pour moi. À l'issue de cette première tranche, j'avais mis au jour un signifiant primordial, *terrien*, *terre-terrien*, j'en avais déployé les équivoques et y avais repéré le trait d'identification paternelle. Nous étions au début des années 1980 et l'analyste avait considéré ma cure terminée. La deuxième tranche m'a permis de découvrir que ces signifiants n'étaient que fragments de *propriétaire terrien*, signifiant qui avait organisé le couple parental. La traversée du fantasme survenue dans

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 62-63.

la deuxième tranche m'avait confrontée à *propre et taire t'es rien* et la phrase du fantasme se formulait ainsi : *on fait taire/terre un enfant*.

Ce point atteint, pourquoi ai-je eu envie de changer d'analyste et de poursuivre auprès d'un autre ? D'abord, je savais d'expérience qu'il ne fallait pas s'empresse de croire qu'on avait fini sa cure ! Ensuite, j'étais en impasse avec un symptôme de corps épisodique. Il était apparu ponctuellement dès la première tranche et il insistait malgré la traversée du fantasme. Il est survenu notamment après une intervention du deuxième analyste dans la vie associative, intervention à laquelle je ne pouvais souscrire : j'ai alors pris la mesure du « reste » du fantasme dans le transfert... Je dirais aujourd'hui : quelque chose qui avait à voir avec le rapport au *maître/m'êtré* qui mettait en relief dans mon travail auprès de cet analyste un point d'impasse ayant trait au féminin, point qui m'a orientée pour m'adresser à un troisième. Ainsi, malgré son avis, j'ai arrêté cure et contrôle avec lui. Cela m'a été possible parce que j'avais rencontré *du* psychanalyste dans la première tranche qui m'avait mise en éveil de *ce* qui se dit, possible aussi parce que je m'appuyais sur les travaux menés avec et par d'autres à partir de l'enseignement de Lacan sur la fin de la cure, en cartel, dans l'espace École, dans les séminaires de collègues auxquels je participais ou que je lisais...

La poursuite de ma cure auprès de ce troisième analyste orienté par le réel et la passe m'a permis d'extraire dans mon travail d'analysante ce que je considère comme la lettre du *sinthome*, le signe, le trait, Y, qui s'est manifestée dans une expression tonitruante du corps... Lettre qui borde l'impossible.

L'équivoque propre à l'interprétation, si elle a des effets de sens sur la chaîne signifiante, doit comporter aussi un effet de coupure d'avec le fantasme qui permet le surgissement de la jouissance du *sinthome* (de ce qui est coupé du sens).

Propriétaire terrien – Propre [y est] taire t'es rien – Propre [y est] taire tes riens... Toutes les orthographes résonnent !

J'avais dit lors de la deuxième tranche, tandis que se posait pour moi la question du passage à l'analyste : « C'est comme quand on sait lire, on a beau ne pas vouloir lire, on lit quand même ! » Cette phrase m'était restée dans sa dimension d'étonnement et de surprise ; il a fallu encore bien des années de divan pour que j'en mesure les

échos : *Lire/lier et dire... Lit/dit, Lie/dit, L'y dit, Lydie...* Puisque mon prénom écrit deux formes du i, le i et le i étranger... J'ajouterai cependant que dans le souvenir survenu de façon concomitante avec la traversée du fantasme, souvenir se rapportant aux alentours de mes 18 mois, la forme Y avait toute son importance ; je peux dire aujourd'hui qu'elle était en lien direct avec le symptôme épisodique. Il a donc fallu ce temps d'analyse, d'après la traversée du fantasme, pour qu'elle se révèle.

Il y a donc le signifiant et la marque : entre les deux il n'y a pas de rapport, il y a seulement contingence ! Instant de rencontre entre ce qui nomme et le vivant : « Le désir est ce qui surgit de la marque, de la marque du signifiant sur l'être vivant ⁵ », nous dit Lacan dans le séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*. Dans la même leçon, il ajoute que le sujet s'institue d'un signifiant dont on ne veut rien savoir. Ce *je n'en veux rien savoir* opère dans la cure, il produit des effets de recul devant l'horreur de savoir qui se manifeste, s'exprime, lorsque s'aborde la jouissance.

L'analysant doit alors faire preuve de persévérance, dans un double mouvement, à la fois de confiance dans le dire et de *sévérité/ses vérités* avec le signifiant ; il doit prendre en considération le fait qu'il ne dit pas tout, que *pas-tout* ne peut se dire. L'expérience de la traversée du fantasme confronte à ce point de castration radicale où se dévoile le S(A). Lacan a fait de ce mathème l'écriture de la jouissance supplémentaire, dite féminine, celle du désir de l'analyste et celle de la vérité qui ne peut pas être dite toute :

- sur le supplément féminin. Il nous faut nous rompre à ne pas le ramener au complément et à ne pas faire un Tout du pas-tout ! Cet « Autre-que-phallique » ouvre à la jouissance corporelle, « corporelle » comme l'écrivait Albert Nguyen dans le numéro 2 de *L'En-je lacanien*. Le langage nous donne un corps, corps qui porte à la fois vie et mort. « De loger ce germen, le corps porte des traces [...] ce ne sont que des traces ⁶. » C'est de là que vient l'*en-corps*, en deux mots ;

- sur le désir de l'analyste. Il s'agit de considérer qu'il n'y a pas de tout-analyste, pas d'Autre de la garantie : dans l'écriture du discours

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, leçon du 5 mai 1965.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 11.

de l'analyste, Lacan le situe précisément dans la disjonction de la ligne inférieure, entre le S1 et le S2 ⁷ ; ainsi, l'acte analytique se caractérise de ce que le sujet n'est pas dans l'acte ;

– enfin sur la vérité. Comme le savoir inconscient ne peut se dire tout, elle ne peut que se mi-dire. Dans le séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Lacan avance que « la vérité sur le sexe est impossible à dire dans son entier, [...] il en découle cette sorte de suspens, de faiblesse, d'incohérence séculaire dans le savoir [...]. Le sujet se manifeste comme étant justement le signal, le reste, le résidu de ce manque de savoir par où il rejoint ce qui le lia, qui se refuse au savoir dans le sexe ⁸ ». Ce savoir est réfugié, dit-il, « dans un endroit de pudeur originelle, par rapport à quoi tout savoir s'institue dans une horreur indépassable au regard de ce lieu où gît le secret du sexe »... Lacan formalisera ce point clairement dans le *Séminaire XX*, en faisant du décollement de la scission de *a* et de *S(Å)* ce qui distingue la psychanalyse de la psychologie : « *a* a pu prêter à confusion avec *S(Å)* [...] par le biais de la fonction de l'être ⁹. »

Ce défaut radical de savoir quant au sexe n'est pas de l'ordre du refoulement, il est inatteignable, forclos dit Lacan, il est de structure, c'est la structure ; il s'agit là de ce qu'il désignera plus tard du réel du nœud.

Le sujet se constitue de cette coupure d'avec la jouissance toute, castration radicale de jouissance, au sens de « à la racine », dont il reste une marque qui déterminera le rapport du sujet au réel, la phrase du fantasme servant au sujet à répondre aux heurts de sa vie. La traversée du fantasme dévoile en un éclair ce qui a fait marque pour lui dans ce temps de la rencontre du réel de la jouissance du vivant avec le langage ; il est alors confronté à la « pudeur originelle » qui signale le seuil du réel, littoral entre le sujet et le réel du sexe, « bord du trou dans le savoir que la psychanalyse désigne justement quand elle l'aborde, de la lettre ¹⁰ ».

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 10 mai 1977.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, op. cit., leçon du 19 mai 1965.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 77.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 117.

Je me suis arrêtée sur ce terme d'*instance* qu'utilise Lacan à propos de la lettre dans l'inconscient dès 1957 ; il est composé du préfixe *in*, « dans », et de *stare*, « tenir debout ». L'instance désigne à la fois l'organisme qui fait autorité et l'attente d'une solution (en instance). Si nous corrélons ces deux sens nous sommes au plus près de ce qui insiste dans l'inconscient. La fin de la cure permet de se dégager de « cette chaîne qui *insiste* à se reproduire dans le transfert, et qui est celle d'un désir mort ¹¹ », pour, à partir de *l'indestructibilité du désir*, atteindre un désir inédit.

Je vous propose de le lire avec ce passage du séminaire *Encore* : « Le *je* n'est pas un être, c'est un supposé à ce qui parle. Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude, sur le point du rapport que je ne puis définir qu'à dire comme je l'ai fait qu'il ne peut pas s'écrire. Cette solitude, elle, de rupture du savoir, non seulement elle peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit par excellence, car elle est ce qui d'une rupture de l'être laisse trace ¹². »

L'expérience analytique permet le passage de la déchirure subjective à la construction du *sinthome* ; elle exige un déchiffrement minutieux et persévérant pour que, au-delà de la construction du fantasme et sa traversée, puisse être mis à nu ce point d'extraction du réel, avec le nouveau nouage qu'il permet : en ce sens, comme pour le fantasme, il s'agit aussi d'une construction.

Dans mon expérience, à l'issue de la première tranche, les symptômes qui m'avaient conduite à l'analyse s'étaient estompés et j'ai pu très concrètement en mesurer les effets dans ma vie. J'avais éprouvé très ponctuellement ce que j'ai appelé un symptôme de corps, sur le corps, jamais manifesté avant l'analyse. Il s'est montré plus insistant pendant la deuxième tranche ; on peut le qualifier de symptôme analytique, dans le sens où il était au cœur de ce qui a fait *aliénation-séparation* pour moi. Il survenait comme signal de ce qui échappe au langage, en lien avec la marque. Mais c'est la passe de fin qui m'a permis d'en saisir quelque chose.

Si la névrose est la solution que s'était trouvée le sujet *via* le fantasme et les symptômes, la cure analytique lui permet d'inventer

11. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 518.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 109.

une deuxième solution, l'allégeant de la jouissance mortifère, une solution plus légère, plus vive, qui prend en compte l'éthique du désir. La passe de fin s'accompagne d'un changement radical sur le plan des affects : là où le sujet se trouvait empêtré, je dirais aussi bien empêgué, enlisé, embourbé, un décollement, une séparation se sont opérés qui permettent de *se passer du père à condition de s'en servir*. Séparation qui a des effets d'élan et de légèreté qui met l'accent sur l'instant. Je le dis « *viviendo* », pour en souligner la dimension de *participe présent*... J'entendais récemment Christian Bobin, qui parle, lui, de « l'insurrection de la présence ».

Les entretiens de passe et la dimension de témoignage qu'ils comportent ouvrent une autre perspective sur la cure ; on n'y est pas analysant mais pas non plus analyste de sa propre cure. D'où la fonction essentielle des *passeurs* qui *sont la passe*, disait Lacan. C'est au cours de ces entretiens, je le disais en commençant, que m'est venue cette remarque : « L'analyse m'a permis de passer du salpêtre au sel de la vie ! » Au fond, cette amie qui me posait la question de ce qui m'avait poussée à poursuivre ma cure après la traversée du fantasme avait la réponse en y associant le sel de la terre : *s'elle de la taire* !

Pour terminer, j'aimerais vous faire partager ce poème d'Antonio Gamoneda, extrait de *Blues castillan*, qu'il a intitulé « Sabor a legumbres ¹³ ».

Sabor a legumbres

*Las legumbres hervidas, golpeadas
A fuego en las cazuelas espesaron
Una parte del agua, retuvieron
Otra parte consigo.*

*Despues que estais sentados a la mesa
Los mios de la sangre – cinco – pienso
Que es posible que coman en el mundo
Muchas gentes, hoy, esto.*

*Ahora que tenemos sobre la lengua
La misma pasta de la tierra
Puedo olvidar mi corazon y resistir las cucharas*

13. A. Gamoneda, *Blues castillan*, tr. de J. Ancet, Paris, Paris, J. Corti, « Ibériques », coll. bilingue, 2004, p. 40.

*Yo siento
En el silencio machacado
Algo maravilloso : cinco seres humanos
Comprender la vida a traves el mismo sabor.*

Saveur de légumes

Les légumes bouillis, battus au feu
dans les casseroles, ont épaissi
une partie de l'eau, ont retenu
avec eux le reste.

Après vous être assis à la table,
Vous, les miens, mon sang – vous cinq – je pense
Qu'ils sont sans doute nombreux aujourd'hui
dans le monde à manger la même chose.

Maintenant que nous avons sur la langue
la même pâte de la terre,
Je peux oublier mon cœur, supporter les cuillers.

Je sens dans la mastication du silence
Quelque chose de merveilleux :
cinq êtres vivants
qui comprennent la vie dans la même saveur.

Chronique

Petits riens

Claude Léger

Cette chronique a été inspirée par la visite de l'exposition Bertrand Lavier, depuis 1969, au centre Pompidou.

On se demande parfois ce que peut bien être l'héritage de Marcel Duchamp, puisqu'il est désormais acquis que Duchamp a chamboulé la notion même d'œuvre d'art ¹. Quel genre de monstres ont-il bien pu générer, lui et sa Rose, sa mariée dénudée par ses faiseurs-de-chocolat-eux-mêmes, sa fontaine urophilique, son usine à gaz du haut en bas, qui ne se donne à voir, et encore malaisément, que par la fente de son entrouverture ?

Si l'on se pose la question, c'est que, chaque jour, naissent, chez nous comme ailleurs, de la plus petite galerie d'art jusqu'aux espaces les plus monumentaux, des « choses », appelées installations, parce qu'on doit justement les installer, parfois même à l'aide d'appareils élévateurs conséquents, dans des endroits plus ou moins appropriés, sachant que l'affectation du lieu est un élément à part entière de l'installation. Or, bien souvent, ces choses, dont certaines sont soit-disant prêtes à l'emploi, sont référées à une origine, une empreinte, une influence duchampienne.

En 1995, Jean-Marc Bustamante, plasticien, toulousain d'origine, ainsi qu'il s'est longtemps plu à le rappeler, faisait parler de lui dans la presse pour s'être vu refuser *in extremis*, malgré un accord municipal préalable, l'installation d'un plateau de semi-remorque dans une église désaffectée de Carpentras. Or, cette même année 1995, une jeune Carpentrassienne mettait de l'huile sur le feu de l'affaire du

1. « Il faut comprendre à Paris que Duchamp, comme Brunelleschi, a inventé de nouvelles règles de la perspective et qu'après lui on ne peint plus de la même manière. » (Entretien de B. Lavier, 20 mars 2012.)

cimetière juif de la cité du Vaucluse, en prétendant ² que la profanation des sépultures, qui avait défrayé la chronique cinq ans auparavant, avait été commise au cours d'orgies organisées par des notables du coin ; d'ailleurs, le bruit courait que le fils du maire en faisait partie. Plus encore, on y aurait assassiné une jeune femme en 1992.

Carpentras est distant d'à peine plus de vingt kilomètres de La Coste, petit village haut perché du Lubéron, où le marquis de Sade avait son château. C'est là qu'il avait passé l'hiver 1774-1775, à ses « stupides amusements enfantins », lesquels aboutirent à l'affaire dite des petites filles, dont l'ampleur avait été décuplée par la rumeur, comme toutes les affaires de mœurs visant Donatien de Sade. Deux siècles plus tard, le thème de l'orgie profanatrice, si cher à Sade, continuait de faire florès et l'idée même d'exposer un semi-remorque, fût-ce sans son tracteur, dans une église, fût-elle désaffectée et vouée au culte de l'art contemporain, avait un tel pouvoir de suggestion que le maire de Carpentras, dont le fils, rappelons-le, avait été soupçonné – même si cela s'avéra infondé – d'avoir participé au saccage de tombes juives avec profanation de cadavres, décidait *in extremis* et malgré l'entente préalable d'interdire cette manifestation.

Une installation est le résultat d'une idée, d'un concept. Mais elle ne se fait pas « chose » sans aléa, sans le malin génie qui jette son grain de sel au-dessus, à la volée. Le semi-remorque de Bustamente avait déjà été installé ailleurs, un an auparavant ; en tout cas, une installation portant le même titre : *Un monde à la fois*, avait déjà eu lieu. Mais ce ne pouvait pas être la même. Non, ça ne l'était pas à Delme en Moselle, dans l'ancienne synagogue, elle aussi désaffectée, devenue La Synagogue, centre d'art contemporain : la synagogue de Delme détruite en 1940, reconstruite au début des années 1980, expose toujours des artistes en résidence, dont certains prétendent « faire surgir de la pensée plutôt qu'un résultat » *(sic)*. Le semi-remorque était donc là, un an avant Carpentras. Nous ne savons pas – je ne sais pas – si Jean-Marc Bustamente avait pensé à l'enchaînement « synagogue-cimetière, juif-église » en conduisant le semi-remorque à Carpentras, ni s'il avait voulu cette installation dans l'ancienne chapelle de style jésuite du collège de garçons, à partir de cette pensée. Nous ne le

2. Ce qui sera démenti par la suite ; l'instruction établira qu'elle était « mythomane ».

savons pas, mais ce n'est pas impossible : le mode d'emploi n'est pas systématiquement livré avec le produit.

On voit que l'installation, paradigme de l'art contemporain, est en fait un ensemble temporo-spatial qui peut s'étaler sur des années, durant lesquelles il pourra changer de consistance et de format. Le modèle duchampien reste, là encore, la référence. Si l'on pense au *Grand Verre*, autre nom de *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même*, l'œuvre a été pensée par Duchamp en 1912, inspirée par le spectacle des *Impressions d'Afrique* de Raymond Roussel ³, puis abandonnée en 1923 au profit de *La Boîte verte*, boîte qui contenait l'ensemble des documents nécessaires à la compréhension de l'œuvre, mais également partie intégrante de celle-ci. Fêlé accidentellement en 1926, le verre s'est étoilé et Duchamp a alors considéré que la brisure parachevait son travail. La datation, l'« horlogisme » selon l'expression de Duchamp, va ainsi finir par être l'œuvre elle-même, surtout lorsqu'il s'agira des ready-mades : « C'est une sorte de rendez-vous. Incrire naturellement cette date, heure, minute, sur le ready-made comme *renseignements* ⁴. »

Lavier considère que l'art, c'est de la pensée, mais que c'est de la « pensée visuelle ». Il y a bien la pensée, le projet, le concept, mais nous, lacaniens, savons qu'il y a aussi le réel : la fêlure, et pas uniquement celle du verre ; la profanation des tombes juives, des *corpses*. J'ai cherché ce qui pouvait faire signe du réel dans l'œuvre de Bertrand Lavier. Je n'ai pas trouvé, j'ai supposé que son humour ⁵ servait à maintenir le spectateur à bonne distance de ce que laisseraient imaginer ses superpositions, comme celle d'un réfrigérateur sur un coffre-fort ou d'un canapé Bocca Marilyn ⁶ sur un congélateur.

9 janvier 2013

3. À ce sujet, Bertrand Lavier a regroupé, dans l'exposition du centre Pompidou, des objets « soclés » sous le générique « Nouvelles Impressions d'Afrique ».

4. M. Duchamp, « La Boîte verte », dans *Duchamp du signe (Écrits)*, Paris, Flammarion, 1975, p. 49.

5. « L'humour provoque un frisson particulier étrangement éloigné du rire. C'est ce frisson que j'aime rencontrer, car il n'obéit à aucun rendez-vous. » B. Lavier (cité par P. Dagen, dans *Le Monde* du samedi 5 janvier 2013).

6. Canapé rouge en forme de lèvres, inspiré du canapé Mae West de Salvador Dali.

Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Tél. : _____

Mail : _____

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

- excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel

sont archivés sur le site de l'EPFCL-France

www.champlacanianfrance.net

